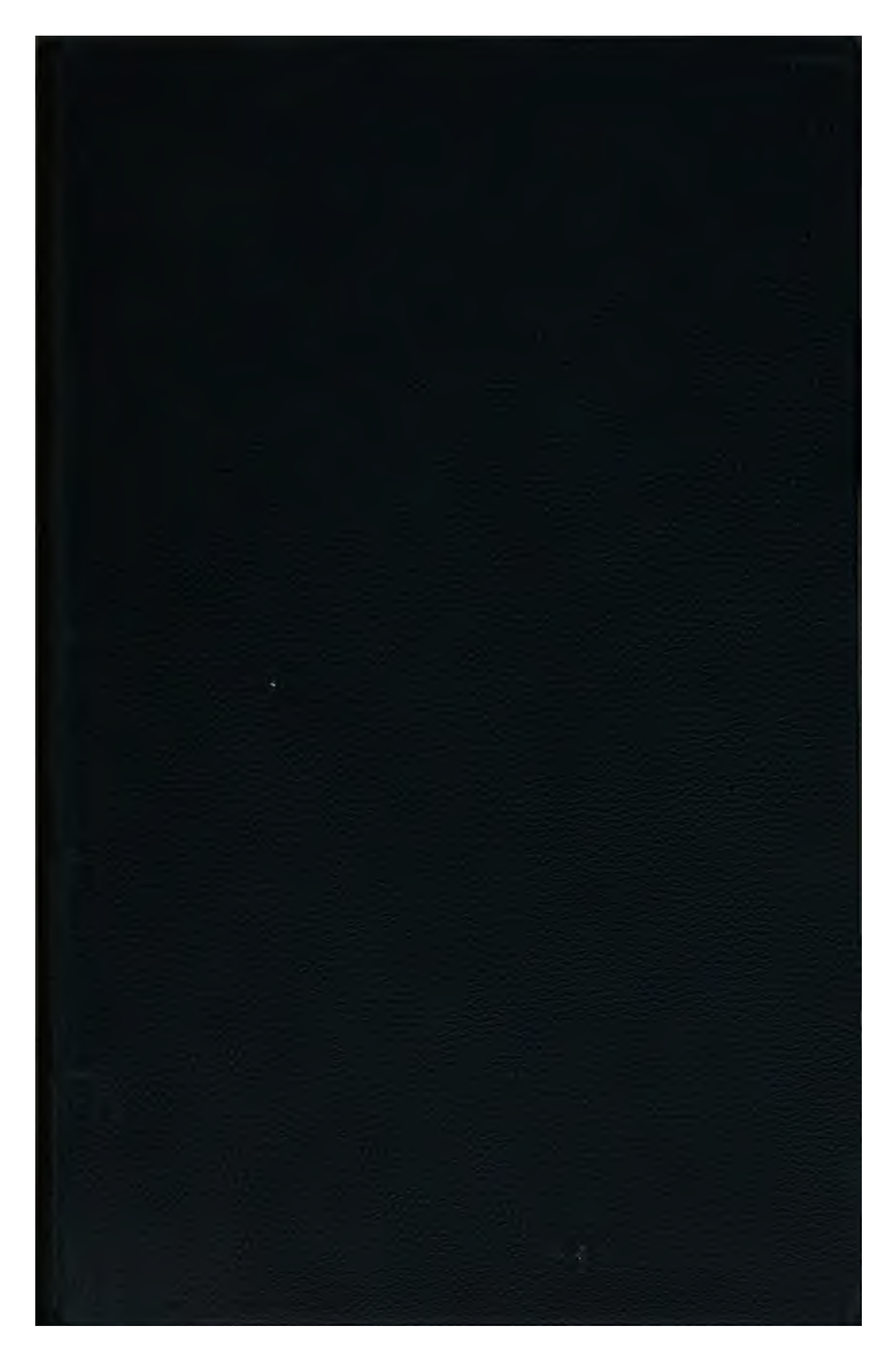
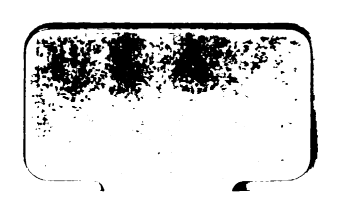
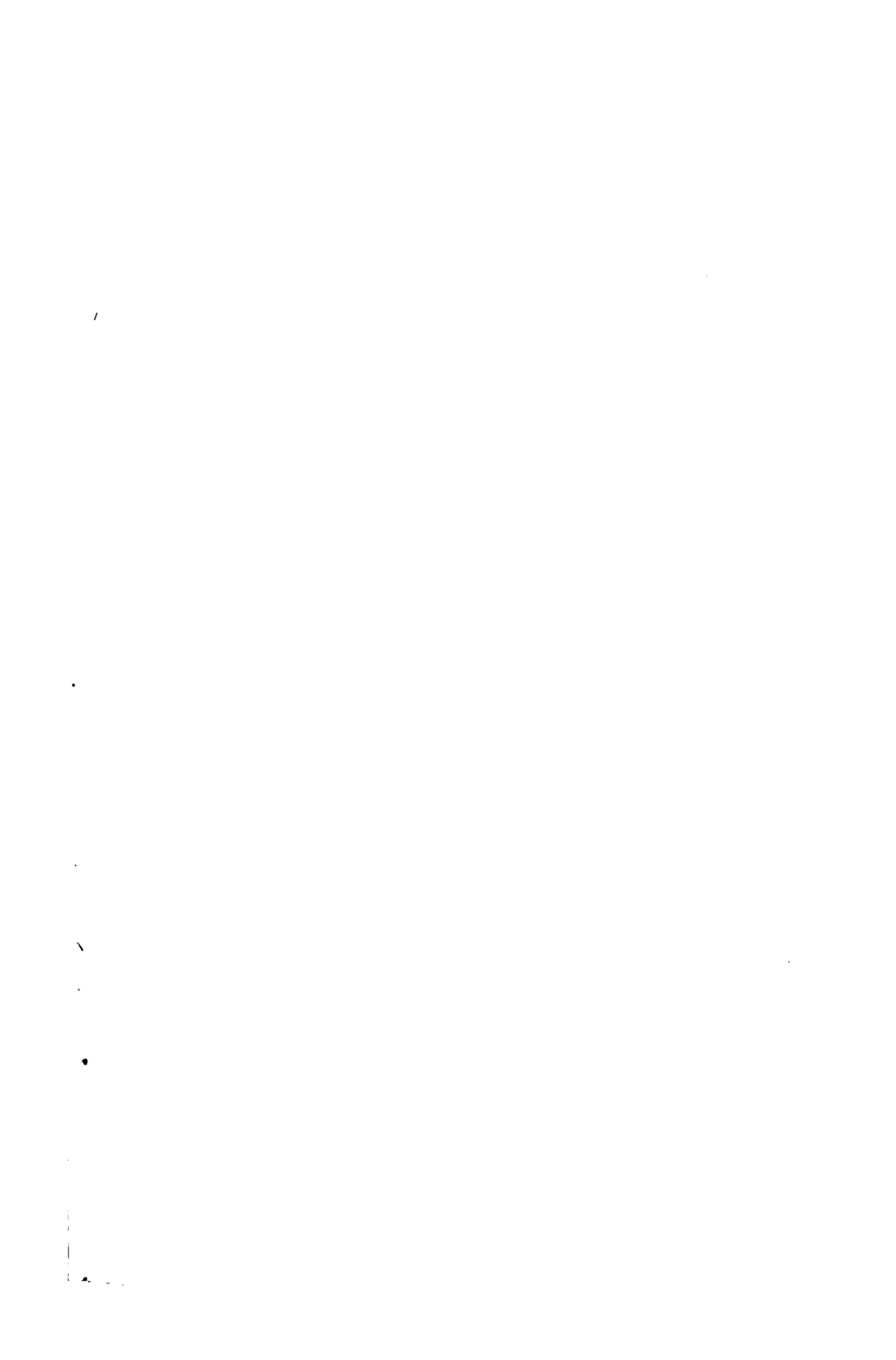



DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.





LETTRES

SUR LA SICILE.

Paris. — Imprimerie de L. MARTINET, rue Mignon, 2.

LETTRES

SUR LA SICILE

A PROPOS

DES ÉVÉNEMENTS DE JUIN ET DE JUILLET 1860

PAR

M. VIOLLET LE DUC
Architecte du Gouvernement.

PARIS

F. CHAMEROT	B. BANCE FILS
LIBRAIRE ÉDITEUR	LIBRAIRE-ÉDITEUR
rue du Jardinet, 13.	rue Bonaparte, 13.

1860



LETTRES

SUR LA SICILE

I

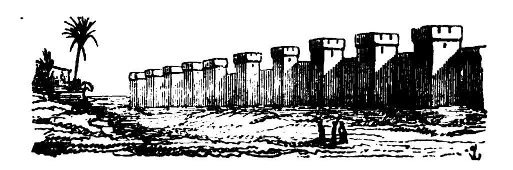
MONSIEUR,

La Sicile est à vingt-quatre heures de Marseille et à six heures de nos possessions d'Afrique ; cependant, en lisant ce qui a été écrit ces temps derniers dans les journaux français et étrangers sur les mouvements des insurgés siciliens et des troupes napolitaines, on paraît ne posséder que des idées assez imparfaites sur la topographie de

ce beau pays, sur les villes qu'il renferme et sur ses habitants. Permettez-moi de vous donner un aperçu des contrées au milieu desquelles s'est engagée la lutte entre les bandes de Garibaldi, les Siciliens et les troupes du roi de Naples.

De Marsala deux routes se dirigent vers Palerme : l'une, fort bien entretenue, suit la côte en se dirigeant au nord sur Trapani, de Trapani tourne brusquement à l'est en longeant le mont San Giuliano, pénètre à travers des défilés qui aboutissent à Calatafimi, point culminant de cette partie de l'île ; de là elle redescend vers la mer, traverse Alcamo, entre de nouveau dans les défilés, puis, passant un col assez élevé, suit la magnifique vallée de Palerme dans toute sa longueur. Une seconde route, moins bonne, va directement de Marsala à Calatafimi. Marsala ne possède qu'un petit port et une rade assez peu profonde ; du côté de la terre la ville est défendue par de vieilles murailles flanquées de tours carrées qui font assez ressembler cette ville à quelque cité orientale perdue dans les sables. Il est clair qu'une troupe

débarquant à Marsala, dans une ville ouverte sur une plage basse, n'a pu avoir l'idée de rester là une heure. Si les troupes napolitaines eussent tenu le pays, elles n'avaient qu'à garder les défilés qui mènent à Calatafimi, et les insurgés, eussent-ils possédé une nombreuse artillerie, des troupes régulières, n'auraient pu s'avancer de plus de 8 kilomètres dans les terres.



Vue des remparts de Marsala.

De l'instant que les Napolitains ne défendaient pas à tout prix les défilés de Calatafimi, c'est qu'ils abandonnaient volontairement ou forcément toute la partie occidentale de l'île. Aucun obstacle n'empêchant les insurgés de se présenter devant cette dernière ville, tout retour offensif venant de Palerme était impossible, ou du moins fort dangereux. Les insurgés possédant Calatafimi sont maîtres de Trapani, de Marsala, de Maz-

zara, de Castel Vetrano, et même de Sciacca et de Girgenti. Mais examinons un instant cette portion occidentale de l'île. Alcamo est une ville située sur un plateau au milieu d'une plaine ondulée; c'était un établissement arabe (son nom l'indique assez) très-bien choisi pour commander plusieurs petits ports dont le plus proche et le plus important a nom Castellamare. De Palerme à Alcamo on compte 40 kilomètres, et d'Alcamo à Calatafimi 15 kilomètres environ. Quand de Palerme on se dirige sur Alcamo, on suit une des plus admirables vallées de la Sicile, couverte d'oliviers dix fois séculaires, dit-on, de bois d'orangers et de citronniers; de distance en distance des piles de maçonnerie servent (suivant la méthode arabe) de siphons destinés à jeter dans la ville un volume considérable de l'eau la plus claire, sortie des montagnes. A droite, on laisse la colline sur laquelle s'élève l'ancienne basilique de Morreale, surmontée d'un château arabe, et d'une haute montagne (monte Cuccio), dont les contre-forts descendent jusqu'à la mer du côté

du mont Pellegrino, qui garantit Palerme contre les vents du nord.



Vue de Partinico.

Lorsqu'on a passé le col qui ferme la vallée au midi, l'aspect du pays change brusquement : plus de bois d'orangers, plus d'oliviers; quelques chênes verts rabougris couvrent un sol coupé, raviné, pierreux, dépouillé ; une gorge étroite, une route encaissée, puis tout à coup apparaît une admirable vallée mordue par un golfe d'un bleu d'outremer, et terminée par des montagnes aux sommets déchiquetés. C'est le val de Castellamare. Dans le bas, la route arrive à un gros

bourg, Partinico, dominé par un rocher perpendiculaire et présentant ses flancs crevassés au-dessus des toits des maisons. En s'approchant d'Alcamo, la vallée ressemble assez à une mer houleuse bordée de montagnes arides. On entre bientôt dans les gorges qui s'enfoncent jusqu'à Calatafimi, petite ville non de 10000 âmes, comme on l'a imprimé quelque part, mais de 4 à 5000 tout au plus (les villes de 10000



Vue de Calatafimi.

âmes ne se trouvent pas tous les jours en Sicile). Calatafimi était dominée par un château en ruine;

aujourd'hui cette ville, éparpillée sur les flancs de la montagne et dans le fond d'un ravin, est d'un aspect misérable. Mais du haut de son ancienne citadelle, on découvre le plus étrange pays. Qu'on se figure une contrée montagneuse bouleversée par des tremblements de terre, quelque chose qui ressemblerait au lendemain du jugement dernier; des ravins profonds, sans eau, des pentes hachées, des blocs de montagnes détachés de la masse, roulés les uns sur les autres, et au milieu de cette nature ruinée, sur un monticule arrondi, le temple grec de l'antique cité de Ségeste, détruite par les Carthaginois et abandonnée depuis lors. C'était là le pays qu'il fallait défendre; mais ne l'ayant pas gardé, quel beau centre d'opérations pour des guérillas! Établies là, celles-ci peuvent, sans quitter les montagnes, entourer Palerme d'une ceinture de feux, soit en se portant sur Bagaria à l'est, soit en tournant Morreale et venant occuper la montagne de Sainte-Rosalie (monte Pellegrino) vers l'ouest; elles peuvent commander les plaines solitaires de

Trapani est une assez jolie ville, autrefois fortifiée, avec une manière de citadelle qui commande le port. Du reste, avec des gens qui ne boiraient pas, rien n'est plus facile à défendre du côté de la terre que Trapani, la ville ne se réunissant à la plaine que par une langue de terre coupée de marais salants.

De Calatafimi à Trapani, la route serpente à travers des amas de collines irrégulières percées à leur sommet de rochers blancs et tapissées d'une herbe rare et jaunissante dès le mois de mai. Sur cette route et jusqu'à Trapani, c'est-à-dire pendant 35 kilomètres environ, pas une maison, pas un arbre, pas un buisson.

Le long de ces routes, si voisines de Palerme et de villes assez importantes, à peine si l'on voit trace de culture ; les habitants, depuis longtemps découragés, accablés d'impôts et de charges onéreuses s'ils obtiennent des produits, ne cultivent pas cette terre, la plus fertile peut-être de l'Italie. Habitué à vivre avec une poignée de pois rôtis par jour, le paysan sicilien ne paraît rien vouloir de-

mander au sol, parce qu'avec la récolte arrivent les droits de toute nature.

Dès que l'on s'éloigne de 2 ou 3 kilomètres des villes, toute apparence de culture disparaît : vous ne voyez plus devant vous que des sentiers à peine frayés au milieu de palmiers nains, d'aloès, de figuiers d'Inde, d'artichauts sauvages (je dis artichaut parce qu'on mange ce végétal incommode au piéton, ce sont de véritables chardons) et de lauriers-roses, si par hasard un cours d'eau glisse sur le sable.

Quant aux paysans de la Sicile, au milieu de leur apathie causée par la misère et l'absence de besoins, une seule chose parvient à les sortir de leur indifférence apparente, c'est leur nationalité. Dieu sait cependant s'ils l'ont perdue depuis longtemps ! Doriens, Carthaginois, Romains, Maures, Normands, Français, Espagnols, Napolitains, ont tour à tour donné des maîtres et des lois à la Sicile. Cependant il faut dire que parmi tant de maîtres, le nom de Roger est resté populaire. Pourquoi ? C'est que Roger est pour le Sicilien le

mythe d'une monarchie sicilienne. Pendant les fêtes de Sainte-Rosalie, l'image ou le nom de Roger est partout, sa statue est portée dans le Cours, elle est acclamée et fêtée. Du moins cela était ainsi il y a quinze ans. Il est certain que la race normande est encore parfaitement conservée dans un assez grand nombre de bourgades de l'intérieur et de l'ouest : sur la place, à l'heure du marché, vous voyez de grands gaillards aux yeux bleus, aux cheveux châtain clair, à la barbe blonde, bottés, éperonnés, en culottes de velours noir et couverts du tabar noir au capuchon juste à la tête, écuyers intrépides, la pique à la main ou le long fusil en bandoulière, qui vous remettent en mémoire les terribles compagnons de Robert Guiscard.

Dans d'autres bourgades du sud, aux cheveux noirs ondés, aux yeux étincelants, au teint bistré, aux membres grêles et nerveux, on reconnaît le sang arabe. Ailleurs c'est le type grec qui domine et presque le costume. Il y a un peu de tout en Sicile, sauf des Italiens ; mais il y a dans cette

population composée d'éléments si divers de belles et nobles qualités qu'un état prospère, un peu de bien-être, la réforme d'abus enracinés, développeraient certainement avec une grande énergie. Il y a chez les Siciliens un amour profond pour le pays, un sentiment très puissant des devoirs de citoyens à citoyens : ainsi, avec une demi-douzaine de lettres d'un bourgeois de Palerme pour ses amis de Trapani, de Marsala, de Castel Vetrano, de Girgenti, etc., vous pouvez voyager en toute sécurité dans l'île, vous passer de l'insupportable guide, cuisinier, intendant, que chaque voyageur se croit obligé de prendre à Palerme lorsqu'il veut faire son *tour* de Sicile ; guide qui vous fait dîner, il est vrai, mais qui est partout entre l'habitant et vous, les choses et vous : si bien que, de retour à Palerme, vous avez vu le pays et les hommes à travers Giuseppe ou Pasquale. En Sicile, les amis de vos amis deviennent vos amis. Arrivez-vous, ils se mettent en quête pour vous loger, pour vous faire voir le pays, pour vous présenter aux personnes dont vous avez besoin.

Partez-vous, ils vous accompagnent, vous escortent, vous mettent sur votre chemin, vous fournissent de guides et de vivres, et tout cela avec grâce, sans importunité, comme la chose la plus simple et la plus ordinaire.

En Sicile, une recommandation n'est point un acte banal, c'est une chose sérieuse. C'est ainsi que, logés à Campo Bello chez un ami d'un de nos amis de Palerme, voulant visiter Sélinonte, notre hôte (sous je ne sais quel prétexte de mauvaises rencontres), levé avant le jour, à cheval ainsi que cinq ou six de ses proches, nous accompagna jusqu'aux ruines de la ville grecque, nous établissant là dans l'unique cabane du lieu, nous recommandant à l'unique pâtre, et nous laissant des vivres pour deux ou trois jours. On comprend que dans un pays où tous les hommes d'une même classe se connaissent, où chacun tient à tenir exactement ce que promet son ami, une insurrection puisse en peu de jours, sur toute l'étendue de l'île, prendre des proportions considérables. A l'aide de leurs montagnes, par des signaux con-

venus à l'avance, les Cataniens savent le soir que tel fait s'est passé à Palerme à midi. Le gouvernement napolitain, en voulant maintenir la Sicile dans l'isolement et l'ignorance de toute chose, même de ce qui se passe chez elle, n'a fait que resserrer plus puissamment les liens secrets qui unissent ses habitants, que développer le sentiment de sa nationalité, et que s'enlever à lui-même la possibilité de comprimer une explosion de ce sentiment.

Aucune contrée de l'Europe n'est plus curieuse à visiter que la Sicile ; nulle part la nature n'est plus belle et plus riche. Pourquoi ne connaissons-nous pas mieux ce pays ? « C'est, me disait un Trapanien, parce que vous vous trouvez trop bien en France ; vous n'en sortez que si des intérêts pressants ou le courant de la mode vous poussent dehors. Vous ne faites pas, comme les Anglais, des affaires avec la Sicile, ce n'est pas la mode d'y venir ; aussi comptons-nous les Français qui passent par ici, faisons-nous en sorte de les bien recevoir, dans l'espoir d'attirer leurs

compatriotes et de sortir un peu de l'état d'isolement où nous vivons, abandonnés de tous, entre les Napolitains qui nous énervent et le lion britannique qui ne demande qu'à nous prendre sous sa puissante protection. » Le Trapanien disait vrai : pendant les six mois que j'ai passés en Sicile, je n'ai pas rencontré trois Français en dehors de Palerme et de Messine, encore ceux que j'ai entrevus dans ces deux villes étaient-ils des négociants fort affairés ou des officiers de marine en permission de terre. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner si nous connaissons moins la Sicile que certaines îles de l'océan Pacifique.

II

Monsieur,

Je vous ai décrit très sommairement les points principaux de la partie occidentale de la Sicile ; mais si la contrée comprise à l'ouest d'une ligne tirée de Palerme à Sciacca est la plus favorable à l'organisation de bandes d'insurgés, ce n'est pas de ce côté qu'il faut aller chercher les plus riches territoires et les paysages les plus riants. La province occidentale de la Sicile offre cet avantage, pour une armée de partisans, de réunir sur un espace assez restreint une agglomération de collines et de montagnes si bien enchevêtrées les unes dans les autres, tellement morcelées en tous sens, que c'est à peine si des

troupes légères habituées à la guerre de défilés pourraient s'y aventurer; et si cette contrée singulière est favorable à la concentration des guérillas, elle leur permet, ainsi que je vous le disais, de prendre l'offensive contre l'une des capitales de l'île, Palerme, de recevoir des renforts, des armes et des munitions par mer. En effet, la côte sud et sud-ouest de la Sicile présente une quantité de bas-fonds, d'anses très favorables à des débarquements clandestins; de plus, les îles de Levanzo, de Favignana, de Marettimo masquent les petits bâtiments qui veulent aborder dans ces parages, et rendent les manœuvres des croiseurs fort difficiles.

Les contrebandiers le savent bien, et la plupart des villages clair-semés sur ces côtes ne vivent que du produit de ce commerce illicite. De bonnes routes, bien tracées, bien entretenues, pouvaient en partie empêcher le développement de la contrebande; mais, une fois pour toutes, ne vous fiez pas aux cartes : la plupart tracent des voies qui n'existent que sous le burin du topo-

graphe. Comme beaucoup d'autres voyageurs, nous y avons été pris, et croyant, d'après ces cartes, trouver un bon chemin muni de relais, nous avions bien de la peine à nous frayer passage à l'aide de la boussole à travers les pierres, les cactus, les lentisques et les joncs épineux. Du reste, il n'est pas de contrée où il soit plus facile de se perdre qu'en Sicile. Les vallées (si l'on peut donner ce nom aux ravins plus ou moins profonds qui sillonnent le territoire) s'ouvrent dans tous les sens, se rencontrent, se coupent, paraissent parfois complétement fermées, s'étendent, se rétrécissent, fournissant ainsi à chaque pas les aspects les plus pittoresques, mais un véritable dédale assez inquiétant pour le voyageur qui aspire après un gîte.

Si l'on ne peut se fier aux routes tracées sur les cartes, il ne faut pas davantage compter sur les bourgades. Ainsi, chacun croit et répète qu'il existe une route de ceinture qui suit la côte dans tout son pourtour; c'est pure fiction : de Campo Bello aux plages désertes de Sélinonte, pas de

route, un sentier à peine frayé à travers des dunes de sables couronnées par des touffes d'une herbe jaune. De Campo Bello ou de Sélinonte à Sciacca, des sentiers sans ombre, sans abri, sans une seule habitation. Sciacca est une ville ancienne, possédant un petit port, relativement animé; mais on ne peut y arriver que par des chemins à peine praticables aux chevaux. De Sciacca à Girgenti, la carte vous indique deux bourgs, Monte Allegro et Siculiana; tous deux ne présentent guère qu'un amas de ruines blanchies par le vent de mer, et sur lesquelles l'herbe ne croît même pas. Rien n'égale la tristesse de cette côte sud : des déserts, des ruines; pas d'autre végétation que le palmier nain, quelques mimosas dépouillés, des cactus, et les touffes éparses d'une mousse brune, rude, sèche, se détachant sur des roches du plus beau gypse à grandes lamelles brillantes. Quelquefois la trace caillouteuse d'un ruisseau desséché dès le mois de mai. Si c'est un fleuve, comme le Platani, un des plus grands que possède la Sicile, on

peut, près de son embouchure, traverser son eau blanchâtre sans se mouiller les genoux. Sur ses bords couverts d'un limon savonneux, le voyageur voit fuir devant lui le serpent noir et luisant et d'innombrables sauterelles.

De Girgenti, cependant (acropole de l'antique Agrigente), une route carrossable se dirige vers Palerme en suivant des détours incroyables. Dominée le long de son parcours par les montagnes déchirées qui se relient à celles de l'ouest, cette route ne pourrait servir de communication à des corps d'armée; d'ailleurs elle se trouve coupée près de Manganaro par une chaîne fort élevée qui s'étend sans interruption jusqu'à Messine, comme un grand pli séparant les deux versants nord et sud de l'île: si bien qu'en suivant la crête de cette chaîne et soulevant les villages à droite et à gauche, les insurgés peuvent, de leur quartier général actuel, dans l'ouest, arriver jusqu'aux portes de la seconde capitale de la Sicile, sans qu'il soit possible d'entraver leur mouvement ni même de le reconnaître. Notez que cette chaîne

envoie une branche vers Girgenti, une autre vers Syracuse, et une troisième vers Catane. Si élevée qu'elle soit, elle n'est pas tellement impraticable que des partisans ne puissent suivre ses sommets, d'autant que ses longs circuits portent, près des points culminants, des villes les plus riches et les plus indépendantes de la Sicile. Ce sont les anciens établissements des Arabes, occupés plus tard par les Normands, qui se trouvaient ainsi les maîtres du centre et pouvaient maintenir dans l'obéissance l'habitant des plaines. Jadis des chemins suivaient ces crêtes et reliaient entre eux les principaux châteaux, tels que Calatafimi, Gibellina, Poggio Reale, Campo Reale, Corleone, Mezzojuso, Filiga, Roccapalaniba, Valledolma, Polizzi. (C'est là que s'embranche la chaîne descendant vers Girgenti, et sur laquelle s'élève la ville importante de Caltanisetta.)

En suivant toujours les crêtes jusqu'à 8 kilomètres de Catane, on trouve encore Geraci, Gangi, Leonforte, San Filippe, Regalbuto, puis

Centorvi et Castelluccio, excellente situation sur deux rivières descendant vers la plaine de Catane. Si l'on file le long de la chaîne se dirigeant vers Messine, la plus haute et la plus sauvage, on est protégé par les forêts de Caronia à droite et à gauche ; on peut trouver à vivre, sur le versant nord, dans des villages ou bourgs éloignés de tout chemin praticable pour une armée régulière, tels que Mistretta, Floresta, Montalbano, Castroreale. Si c'est vers Syracuse que l'on veut faire une pointe, de Gangi on se dirige vers Calascibetta, Castro Giovanni, Piazza, Caltagirone, Palazzolo, et enfin Floridia, qui commande les issues de Syracuse par terre. De la chaîne allant vers Messine, toujours en suivant les sommets et les anciennes voies arabes, on arrive à la position formidable de Taormina, qui intercepte absolument la route de Catane à Messine. A l'aide de cet itinéraire de montagnes, chacun peut se rendre un compte exact des mouvements que pourront suivre les insurgés siciliens et les troupes de Garibaldi. Il est clair qu'en se postant tout

d'abord à Calatafimi, en prenant ce dédale de crêtes par le bout le plus embrouillé et le plus facile à défendre à cause de l'amas de montagnes accumulées sur ce point, les partisans font assez connaître qu'ils ont profondément étudié la nature du pays; d'ailleurs les populations les plus indépendantes, celles qui sont restées vraiment siciliennes, qui ont conservé leur antique énergie, sont précisément les habitants de ces villes de l'intérieur.

Les hommes sont robustes, sobres, infatigables, toujours à cheval, patients, silencieux, rusés, considérant les Italiens, et surtout les Napolitains, comme des étrangers, aussi bien que les Anglais ou les Espagnols. Les femmes, dans ces contrées sauvages, sont adonnées aux travaux les plus pénibles; ce sont elles qui cultivent, qui portent les fardeaux, qui nettoient la maison (ce dont elles s'acquittent assez mal), qui pansent les chevaux, font rentrer le bétail, filent et tissent, ce qui ne les empêche pas d'être les créatures les plus bruyantes et les plus curieuses qui vivent

sous le soleil. Dans ces villes du centre, toute vieille bâtisse passe pour être due aux Maures; toute bonne coutume est mise sur le compte des rois normands. Les connaissances historiques ou les traditions ne vont ni plus haut ni plus bas.

Quand de la charmante vallée de Girgenti, véritable oasis sur cette partie de la côte, on s'enfonce dans les terres vers le nord-est, on arrive bientôt à la Favara, village triste, poudreux, couronné par un château arabe restauré par les Normands. Le propriétaire du lieu, après nous avoir fait poliment les honneurs de son palais, nous pria de lui donner quelque monnaie pour sa peine. Il faut dire que le pauvre diable n'avait pas un morceau de pain chez lui. Touchés de cette misère, nous lui demandâmes comment, avec un *château*, un jardin, il pouvait en être réduit à cet état :

« Que voulez-vous? nous répondit-il, les figues d'Inde ne sont pas encore mûres, et si nous cultivons la terre, il faut payer tant de gens, que

nous avons la peine de plus, sans qu'il nous en reste rien. Ils veulent tous manger.

— Et qui tous?

— Eh! qui le sait? »

Nous n'en pûmes tirer autre chose que des remercîments pleins d'effusion pour nos deux *carlins*. En se rapprochant des montagnes cependant, ce n'est plus cette apathique soumission, cette habitude de la misère; la vie reparaît, mais la vie sauvage.

C'est à Canicatti que l'on abandonne tout à fait les misères de la côte sud. Comme toutes les villes anciennes de la Sicile, Canicatti est bâtie sur un escarpement, et la voie principale de la ville est occupée par un ravin profond qui rend la circulation difficile lorsqu'il faut passer d'un côté de la rue à l'autre. Déjà, à Canicatti, les habitants ont une physionomie ouverte; personne ne mendie; les hommes sont grands, robustes, tous le fusil en bandoulière lorsqu'ils vont aux champs. Pourquoi? Je n'en sais rien. On voit bien passer quelques perdrix sur les sentiers,

mais cet armement général ne me semble pas suffisamment motivé par la présence de ces bêtes innocentes et fort maigres. Cependant, aujourd'hui, un aussi grand nombre de fusils entre les mains de gens déterminés et connaissant parfaitement le pays n'est pas sans importance. Quand vous quittez les villes de la côte pour vous enfoncer dans les montagnes, on ne manque jamais de vous engager à ne pas rester sur les routes, passé le coucher du soleil. Il paraît que de quatre heures du matin à sept heures du soir vous n'avez nul risque à courir, on répond de vous, vous êtes assuré contre toute fâcheuse rencontre; mais le soleil couché, on ne répond plus de rien. Je n'ai jamais compris cet arrangement, ni de quelle nature était l'assurance de jour.

Cependant à Canicatti arrivait en même temps que nous un capitaine de la gendarmerie indigène avec sa troupe. Le capitaine était un homme de six pieds, complétement vêtu de velours noir, le capuchon noir serré sur la tête et laissant voir seulement les yeux, le nez et la

bouche, monté sur un cheval noir, armé d'un fusil long et d'une carabine. Ses hommes étaient vêtus, montés et armés à peu près de la même façon. J'avoue qu'au milieu d'un défilé, nous les eussions pris tous pour une de ces troupes de brigands dont on nous annonçait partout la présence à quelques milles, et que nous n'avons jamais eu la chance de rencontrer. Ces braves faisaient un si beau tapage dans l'unique *locanda* du lieu, que nous ne pouvions nous endormir, et comme en voyage il faut tout prendre en patience, nous nous étions établis à la fenêtre de notre chambre. Le ravin qui forme la rue paraissait noir comme de l'encre; en face, les maisons, jetées les unes sur les autres par un récent tremblement de terre, se découpaient en silhouettes fantastiques sur le plus beau ciel, tout resplendissant des reflets de la lune. D'énormes figuiers d'Inde se faisaient jour entre les ruelles de la ville et accrochaient sur leurs larges palettes quelques lueurs blanches comme de l'argent. Au sommet du ravin, un grand rocher nu terminait

ce tableau, et portait son ombre sur les toits des maisons les plus élevées. Nous regardions depuis une bonne heure cet âpre paysage, en écoutant les propos des bons gendarmes qui seuls pouvaient nous rappeler que nous étions dans une ville, quand la porte de l'auberge s'ouvrit doucement. Nos magistrats armés filèrent un à un le long des murs, en silence; nous vîmes leur silhouette se découper sur les flancs du rocher, puis nous entendîmes deux ou trois détonations d'armes à feu, quelques cris au loin, et tout rentra dans le silence.

Nous partions à quatre heures du matin. Sans chercher à nous expliquer cette scène, nous profitâmes des quelques heures qui nous restaient pour dormir; mais une fois en route le lendemain, les questions tombèrent comme la grêle sur notre guide, vieux paysan de Campo Bello, court, robuste, gai, l'œil fin sous son bonnet de laine brune.

« Dites-nous, Pepe, ce sont des gendarmes?

— Gendarmes, gendarmes!

— Ce ne sont pas des brigands?

— Oh! certes, non!

— Contre qui ont-ils tiré des coups de fusil?

— Qui le sait?

— Était-ce contre des brigands?

— Peuh!

— Mais, Pepe, mon ami, on ne tire pas des coups de fusil la nuit, dans une ville, sur des perdrix... »

Notre homme de rire.

« Les connaissez-vous?

— J'en connais un qui est de Castel Vetrano.

— Eh bien, vous a-t-il dit pourquoi ils sortaient à minuit de l'auberge?

— Non point. »

Comme nous avions 30 kilomètres à faire pour arriver à Caltanisetta, on peut croire que nos questions ne s'arrêtèrent qu'au moment où le soleil s'élevant au-dessus de l'horizon, chacun devient avare de paroles pour ne pas augmenter la soif qui vous prend à la gorge; mais les réponses de Pepe n'éclaircirent pas ce mystère.

Cependant, si le soleil rend silencieux, il n'empêche pas de songer. Aussi, mon compagnon de voyage et moi, nous arrivâmes à Caltanisetta bien convaincus que nous ne rencontrerions pas un seul brigand dans tout le cours de notre voyage, grâce à cette remarquable institution de la gendarmerie sicilienne des montagnes. A souper, l'un de nous deux dit à Pepe :

« Sont-ils payés les gendarmes ?

— Certes! »

J'incline à croire que toute la gendarmerie est passée avec armes et chevaux sous la bannière de Garibaldi.

De Canicatti à Caltanisetta on trouve de longues collines couvertes de blé, puis on atteint bientôt une contrée de soufre : tout est soufre, rochers, montagnes, poussière. C'est là que l'on commence à voir le sommet de l'Etna, qui semble un cône d'opale abrité sous un parasol de vapeurs blanches. Dans les ravins qui sillonnent ces amas de soufre, coulent quelques ruisseaux d'une eau fétide. Pas un arbre, pas un buisson, pas un cri

d'oiseau; les animaux semblent fuir ce désert étouffant, exhalant une odeur insupportable; mais à l'horizon se détachent des lignes de montagnes les plus grandioses et d'une richesse de couleur incomparable. Qui donc cultive ces champs? Les habitants d'un village situé à trois kilomètres de Canicatti. A l'aide d'un épieu terminé par un soc et muni d'une fourche servant de manche, et de deux anneaux dans lesquels passent les traits d'un cheval ou d'un âne, ces paysans grattent la terre, ne la fument jamais, et à la fin de mai vous voyez mûrir de gros épis serrés, pleins, longs comme la fleur des roseaux. Qui donc exploite ces mines de soufre si riches? Quelques pauvres diables qui se réfugient dans les trous qu'ils creusent, et qui vivent, Dieu sait comment!

Caltanisetta est une des plus grandes villes du centre, riche et active; ses habitants sont tous propriétaires, cultivent ou font cultiver. Là on sent déjà l'influence de cet esprit indépendant et hardi qui souffle sur toute la partie haute de

l'intérieur. Autour de Caltanisetta apparaissent les jardins, les oliviers, les orangers, de petites bastides cachées sous les caroubiers et les chênes verts. Nous en avions fini avec les déserts brûlés, avec les misères du sud-ouest.

III

MONSIEUR,

Palerme est une ville qui ne saurait être défendue sérieusement du côté de la terre; non-seulement sa vieille enceinte bastionnée est coupée sur un grand nombre de points, mais elle est dominée vers l'ouest et le sud-ouest par les coteaux descendant de Morreale ou les contre-forts du monte Cuccio. Du côté du sud-est, la ville est défendue, en dehors de ses faubourgs, par un ravin au fond duquel coule l'Oreto, qui, dans cette saison, est guéable. Mais Garibaldi n'atta-

quera pas probablement Palerme par ce front. La ville est coupée en quatre quartiers à peu près égaux par deux rues larges qui se réunissent à angle droit sur une place régulière décorée d'une assez belle façon par quatre palais de marbre gris. La plus longue de ces deux rues se dirige du nord-est au sud-ouest, de la *Banquette* (promenade sur la plage) à la Porte-Neuve, voisine du Palais-Royal, porte par laquelle on passe pour aller à Morreale. Les insurgés ont nécessairement dû attaquer la ville du côté de Ziza, c'est-à-dire vers l'ouest ou du côté des Bénédictins blancs, vers le sud. Il est peu probable alors que les troupes napolitaines se soient défendues dans le Palais-Royal, qui n'est nullement propre à la défense, et qui les mettait dans la situation de ne pouvoir conserver leurs communications avec le port.

D'ailleurs Palerme, en fait de forts, ne possède que d'assez médiocres batteries sur la rade, et l'ouvrage de Castellamare, vers le nord, qui commande le port et la vieille ville, mais ne peut

tenir longtemps contre des batteries établies vers la Favorita, car cette position le domine. Garibaldi, possédant une artillerie, aura bientôt mis les troupes napolitaines dans la nécessité d'évacuer la position; c'est ce qui explique l'armistice suivi du départ des troupes avec armes et bagages. Il y a lieu de croire que les Napolitains ont espéré tenir les ouvrages de la mer assez longtemps pour pouvoir s'embarquer et peut-être bombarder la ville; mais que, reconnaissant l'inutilité de ce dernier moyen, ils auront pris la résolution indiqué dans les dernières dépêches. On doit souhaiter que les choses se soient passées ainsi, car une lutte dans la ville n'eût pu produire qu'une inutile effusion de sang et la destruction de monuments précieux, notamment de la Chapelle-Royale, édifice de la plus grande valeur au point de vue de l'art, et qui serait ruiné si, comme on l'avait annoncé d'abord, le Palais-Royal avait été attaqué, défendu et brûlé.

Nous verrons si les corps insurgés organisés par Garibaldi suivront la marche que je vous



Vue de Palerme.

indiquais dans ma dernière lettre pour prendre possession du centre de l'île et pour investir à la fois Girgenti, Syracuse, Catane et Messine; en attendant, nous pouvons continuer notre voyage si vous y trouvez quelque intérêt. Nous étions arrivés à Caltanisetta. Il faut dire que dans la plupart de ces villes du centre, les auberges sont une rareté; si l'on trouve une chambre pour coucher, on n'est pas certain de trouver un dîner. L'hospitalité est trop bien pratiquée par les Siciliens, les aubergistes risqueraient fort de ne pas avoir un voyageur à héberger par mois. Habituellement, si vous demandez la *locanda* du lieu, on vous conduit dans une sorte de maison abandonnée, on vous introduit dans une pièce en poussant la porte du pied, puis on vous laisse là; c'est à vous de chercher des meubles si vous ne pouvez vous en passer, d'envoyer quérir à manger, et d'essayer à dormir malgré une quantité notable d'insectes qui se dédommagent sur vous des longs jeûnes qu'ils subissent. Mais, grâce aux lettres de recommandation que jamais Palermi-

tain ne vous refuse, bientôt votre chambre nue se trouve garnie d'une table, d'une nappe, de quelques flacons d'excellent vin, de petits pains jaunes à l'anis et d'un plat de macaroni respectable; des draps couvrent vos lits, et les notables de la ville viennent à l'envi vous visiter et vous offrir du café ou des glaces, car, en Sicile, si l'on ne trouve pas facilement à dîner, du moins ne manque-t-on jamais de glaces, sorbets, granites, eau de cerises glacée, etc.

Dans ces villes du centre, nous rencontrions toujours quelques personnes instruites, de façons charmantes, causant bien, et singulièrement curieuses de nous entendre parler de la France, et surtout de Paris; sur ce chapitre, elles étaient tout oreilles, leurs questions ne tarissaient pas. C'était après ces soirées douces (car est-il un plaisir plus vrai que de parler de son pays quand on en est éloigné, au milieu de gens qui vous écoutent avidement?), après avoir entendu souvent d'assez bonne musique, qu'il fallait dormir quelques heures, en dépit des hôtes microsco-

piques de nos chambres, et partir avant le jour pour éviter la grande chaleur. Alors nous retombions dans les solitudes; mais passé Caltanisetta les montagnes s'élèvent, les vallons se creusent, la végétation reparaît, l'air est plus vif; on entend parfois le chant d'un berger, les clochettes des troupeaux; on est abrité du terrible scirocco, qui dessèche la côte sud. Quant aux routes, il ne faut pas trop s'en préoccuper; peut-être a-t-on pensé qu'elles gâteraient ces poétiques paysages. Sortis de Caltanisetta vers trois heures du matin, nous arrivions sous le château de Pietrapezzia vers sept heures: c'est un de ces vieux domaines des Normands, perché sur un rocher à pic, et qui commandait l'ancienne route arabe de Caltanisetta à Caltagirone. Puis, vers midi, à Piazza, petite ville bâtie sur un mamelon rocailleux, crevassé, jetée au milieu d'une fraîche vallée tout ombragée de nos arbres de France, tels que aunes, peupliers, saules, ormeaux, frênes, mêlés aux citronniers, aux orangers et aux oliviers. Mais, chose inouïe depuis notre départ de Pa-

lerme, et qui nous charmait bien plus que tout cela, c'était le bruit d'un ruisseau limpide miroitant à travers des rochers couverts d'une mousse d'un vert éclatant; oui, de la vraie mousse toute



Vue de Piazza.

scintillante de gouttelettes, de l'eau claire, et le frémissement de feuilles d'aunes et de peupliers!

Nous étions venus chercher les déserts sauvages de la Sicile, et nous voilà ravis devant ce petit bout de paysage qui nous rappelle nos jolis vallons de la Bourgogne! L'illusion et la joie ne

devaient pas être de longue durée. Arrivés à Piazza, il fallut monter, sous un soleil ardent, le rocher qui sert d'assiette à la ville, charmante de loin avec son dôme qui la surmonte, mais ne montrant de près que des murs lézardés, des toits enfoncés, des ruines informes. Le tremblement de terre avait secoué cette ville quelques semaines avant notre passage. Cependant la rue principale de Piazza était remplie de paysans couverts de leur capuchon noir, les femmes criaient, une poussière rousse et brûlante s'élevait sous les pieds des bestiaux amassés sur la place; d'énormes paniers d'oranges faisaient seuls des taches brillantes au milieu de cette foule noire et poudreuse. C'était jour de marché. Pour tout asile, on nous offrit une maison ruinée, veuve de ses fenêtres, et ne possédant pour fermeture qu'une porte pendue de côté par un seul gond. Au milieu de l'unique pièce de ce logis on avait amassé les carreaux en tas, et, dans un coin, quatre piquets avec une sorte de tapis sordide composaient le lit. Après quelques instants donnés à la con-

sternation bien naturelle en pareil cas, nous résolûmes de dîner.

Dans un cabaret plein de paysans qui disputaient le prix des bestiaux, nous avisâmes une grosse femme, noire comme une bohémienne, qui, nous prenant en vive amitié, nous servit bientôt un gigot de mouton rôti : or, il faut savoir ce qu'est un gigot de mouton pour des voyageurs qui, depuis huit jours, n'ont mangé que du macaroni, du pain anisé, des oranges et des glaces. Ce dîner splendide nous fit prendre une détermination énergique. Nous résolûmes, mon compagnon et moi, de doubler l'étape, et d'aller coucher à Caltagirone, afin d'éviter le funeste logis que Piazza nous offrait. Quelques verres de cet excellent vin de Sicile et une tranche de gigot déterminèrent notre guide à tenter l'entreprise ; il ne s'agissait plus que de sonder George (George était un grand cheval blanc qui portait notre bagage). Qui ne dit mot consent. Nous appuyant sur cet adage, George fut sanglé, et nous laissâmes bientôt Piazza loin derrière nous.

Nous marchions d'un bon pas, mais le soleil baissait. Pepe, qui d'abord chantonnait quelques airs siciliens, se taisait; le pelage si blanc de George se nuançait de taches grises, la pauvre bête était en nage. Après avoir atteint un col peu élevé, nous trouvons une vallée triste, tout couverte d'une verdure courte et sombre, sans un arbre; assez loin à notre gauche, trois mamelons réguliers comme des *tumuli,* et au delà quelque chose qui ressemblait à un immense marais perdu déjà dans les ombres du soir; devant nous des crêtes arrondies, mais rompues çà et là par des brèches irrégulières. Non-seulement Pepe ne parlait plus, mais il semblait préoccupé, ne laissant nul répit au pauvre George.

Nous ne cessions de monter de longues pentes couvertes d'une herbe drue, au milieu de laquelle s'élevaient de hautes tiges d'angélique; la brise, douce tout à l'heure, devenait forte, soufflant par rafales; le soleil se couchait dans une vapeur rouge, tandis que le zénith était d'un bleu verdâtre brillant et limpide. Pepe poussait George

avec une ardeur croissante, et devenait décidément très soucieux, flairant devant lui comme un vieux limier, levant la tête, paraissant chercher son chemin.

« Sommes-nous perdus, Pepe?

— Non, messieurs. »

Pepe ne nous donnait du *signori* que dans les circonstances graves, autrement il nous appelait par nos prénoms, suivant l'usage sicilien.

« Laissez donc George marcher son pas, il arrivera fourbu.

— Il se fait tard, le soleil se couche, et nous ne sommes pas à Caltagirone.

— Eh bien, nous y arriverons un peu plus tôt, un peu plus tard, cela ne fait rien.

— C'est une mauvaise chose de se trouver en campagne après le coucher du soleil.

— Ah! oui, c'est vrai, les brigands! Nous ne sommes plus assurés.

— C'est mauvais, vous dis-je, messieurs.

— Eh! mais, Pepe, n'avons-nous pas vu

l'autre soir les gendarmes faire leur ronde de nuit?

— La sainte Vierge nous préserve de la rencontre des gendarmes!

— Que dites-vous donc là, Pepe?

— Je ne dis rien, il ne fait pas bon de parler sur ce sujet; allons en avant. »

Dès que le soleil est au-dessous de l'horizon, la nuit se fait; aussi nous nous trouvâmes dans une obscurité d'autant plus complète que peu d'instants auparavant la lumière était plus vive. Nous montions toujours à travers les herbes; les rafales, qui n'avaient fait que croître en violence, nous amenaient des brumes glacées : ces sommets coupés que nous avions vus de loin nous semblaient d'une hauteur extraordinaire et tout près de nous. Par instants de gros flocons de brouillards venaient se déchirer contre leurs parois, puis disparaissaient entre leurs coupures. L'inquiétude nous gagnait: quelle apparence de trouver une ville en un pareil pays? Cependant nous ne cessions de monter, et vers neuf heures.

à notre grande joie, nous tombâmes au beau milieu d'une route. La petite caravane s'arrêta un instant : était-ce à droite, était-ce à gauche qu'il fallait suivre le chemin? Pepe n'en savait rien, George était trop las pour que son instinct le guidât. George, laissé à lui-même, se mit en travers de la route, le nez contre un rocher pour s'abriter du vent, quand nous entendîmes distinctement le son lointain des cloches à notre gauche. Un quart d'heure après nous entrions sur la place de Caltagirone, couverte de boutiques de pois rôtis, de limonade et de poisson, éclairées par des falots. Jamais le boulevard des Italiens ne nous avait paru aussi brillant, aussi animé par une belle soirée de printemps que nous sembla cette place de Caltagirone.

Caltagirone est une position très importante. Cette ville, située à 623 mètres au dessus du niveau de la mer, commande la chaîne descendant vers Syracuse, la vallée de Catane vers l'est, et celle de Terranova sur la côte méridionale. De la plate-forme qui servait d'assiette à son ancien

château, on aperçoit le riche val de Catane, terminé par l'Etna, le souverain de l'île, puis, à l'horizon, la mer qui se fond avec le ciel. Caltagirone est peut-être, parmi les villes des montagnes, la plus animée, la plus vivante; ses rues, qui ne sont que des escaliers sans fin, se remplissent de monde matin et soir : tout cela monte, descend, crie, vend, achète avec cette activité méridionale qui n'est autre chose qu'un besoin de remuer, une sorte de gymnastique plutôt qu'une nécessité d'affaires. L'activité des villes du Nord est soucieuse, préoccupée, incessante et monotone; celle des villes méridionales de l'Italie se développe à ses heures, comme une fête, un rendez-vous de gens qui sortent pour remuer, parler, s'empresser, se rencontrer, user en deux heures la vie d'une journée. Midi sonne, tout rentre dans le silence; on dîne et l'on dort. Le soir, nouveau mouvement, nouveau besoin de remuer, de boire, de manger en plein air, de chanter, de crier.

Un Catanien, homme intelligent, connaissant

bien son pays et passablement l'Europe, me parlait souvent des tentatives des patriotes siciliens pour conquérir cette indépendance, le rêve constant des habitants de cette île malheureuse : « Ces gens sont braves, me disait-il, fidèles, patients, mais que voulez-vous! c'est la sieste qui toujours fait échouer leurs efforts : de cinq heures du matin à midi, ou de quatre heures du soir au matin, ce sont d'excellents soldats, ne se plaignant ni du chaud, ni du froid, ni de la faim; mais de midi à quatre heures, il leur faut se mettre à l'ombre et dormir. Si, par cas extraordinaire, vous parvenez à maintenir vos hommes debout au milieu de la journée, ce ne sont plus les mêmes : de braves ils deviennent timides, d'actifs nonchalants; leur moral dort si leur corps veille; leurs yeux se voilent, ils ne vous comprennent plus, et fuient comme des lapins à la première alarme. » Peut-être les volontaires de Garibaldi rempliront-ils cette lacune dans l'existence du Sicilien.

Puisque nous voici revenus à Garibaldi, per-

mettez-moi, monsieur, de vous dire quelques mots sur Messine en finissant cette lettre. Ici on nous dit que Messine est imprenable, là que la seconde capitale de l'île tombera au pouvoir des insurgés comme Palerme. Messine est, du côté de la mer, une ville très forte, quoique après tout ce ne soit ni un Gibraltar ni une cité Valetta. De Catane au cap du Phare, la côte est coupée suivant une ligne droite, et n'offre que de très petits abris aux navigateurs; par un caprice de la nature, sur cette ligne, une langue de terre se détache, s'avance vers la Calabre, puis revient sur elle-même de manière à former un vaste bassin abrité des vents du sud-est (scirocco) par cette digue naturelle, des vents du nord et de l'ouest par la chaîne de montagnes descendant jusqu'au cap *di Faro*. Ce bassin, c'est le port et la rade de Messine. S'embosser entre l'extrémité de cette jetée naturelle et la ville pour la bombarder, ou derrière la jetée, n'est pas chose facile en face des batteries qui garnissent et la langue de terre et l'extrémité nord de la rade; faire une descente

sur les flancs de la place, ce n'est pas là non plus une opération praticable, car la côte est bien défendue au loin et les flancs de la ville fortement appuyés. Mais pour une armée arrivant de l'intérieur par la montagne, qui a pour elle toute la campagne, et qui viendrait se poster à Gazzi au sud-ouest et à l'Annunziata au nord, l'entreprise est loin de présenter d'aussi grandes difficultés, surtout si cette armée possède une artillerie assez nombreuse.

Si les Napolitains veulent défendre Messine contre les insurgés, il ne faut pas les attendre derrière ses murs, mais aller occuper les défilés des montagnes à une distance de 20 à 30 kilomètres, forcer l'ennemi à se diviser, ou, s'il veut faire une pointe, le prendre comme dans une nasse. Pour conserver Palerme, il fallait à tout prix garder Calatafimi ; pour conserver Messine, il faudrait former une ligne de bataille s'appuyant à droite sur la forte position maritime de Milazzo, s'élevant sur les contre-forts de la chaîne principale à Pozzo di Gotto, Gala, Castroreale,

prenant le ravin *delli Aranci* comme ligne de défense jusqu'à Pizzo di Palo, au sommet de la chaîne, gardant ces sommets jusqu'à Graniti, et appuyant sa gauche à Taormina. Alors, si puissante que fût l'insurrection dans l'intérieur, elle se trouverait dans une position fort précaire, ayant toujours à craindre d'être coupée en deux. Mais si les troupes napolitaines attendent pour se défendre ou reprendre l'offensive que Garibaldi vienne entourer Messine, ce n'est plus qu'une question de temps, et la Sicile peut se considérer comme maîtresse d'elle-même. En effet, Messine est dominée, non par des hauteurs inexpugnables comme est Toulon, par exemple, mais par une suite de contre-forts s'adoucissant peu à peu pour venir expirer sur la plage. Les derniers mamelons de ces contre-forts sont défendus, il est vrai, par des forts vieux ou neufs, mais ces défenses n'enfilent pas tous les fonds des ravins aboutissant à Messine et sont elles-mêmes dominées. Si à l'arrivée de Garibaldi devant Messine les habitants de la ville se soulèvent et donnent

la main à l'armée des montagnes par ces ravins, les garnisons des forts peuvent être très compromises, car leurs communications avec la mer seraient coupées. Mais attendons les événements.

IV

Monsieur,

Bien que la Sicile n'ait pas plus de 300 kilomètres dans sa plus grande longueur, c'est-à-dire de Trapani à Pachino, sur une moyenne de 65 kilomètres en épaisseur, ce qui donne environ une surface de 19 500 000 hectares, on trouve sur ce territoire, relativement peu étendu, les climats de l'Europe tempérée et du nord de l'Afrique : le dattier, le figuier d'Inde, l'aloès aux grandes tiges croissent sur cette terre privilégiée en même temps que le chêne de nos forêts

et les arbres fruitiers de France. En Sicile, il n'existe qu'une seule plaine, c'est le val de Catane, qui n'a pas plus de 15 kilomètres de large sur une longueur de 30 kilomètres. Cette plaine est bordée de chaque côté par deux cours d'eau, le Simeto et la Gurna Longa, qui viennent se confondre en un seul bras près de la côte orientale. Le Simeto, descendant de la grande chaîne des monts Neptuniens au nord, sépare l'Etna de ces montagnes et de leurs branches qui s'étendent vers le sud. Un autre petit fleuve, le Cantara, coulant au nord du volcan et tombant dans la mer près de Taormina, l'isole, de ce côté, des prolongements de la chaîne nord descendant jusqu'à Messine. Ainsi l'Etna, dont la hauteur est de 3316 mètres au-dessus du niveau de la mer, ne se relie point aux autres montagnes de la Sicile, et s'élève sur sa large base, comme pour former un immense observatoire du haut duquel on voit toute l'île et les côtes de la Calabre.

Si la Sicile est riche en végétaux de toutes sortes, elle contient dans ses flancs une variété

peu commune de minéraux. La Sicile fournit du soufre à toute l'Europe ; et si l'industrie s'emparait de ce sol, elle trouverait à exploiter non-seulement des marbres et des albâtres de la plus grande beauté, mais des mines de plomb, de fer et de cuivre, du plâtre excellent, et sur les rampes de l'Etna, de la pouzzolane en quantité prodigieuse. De plus, certaines parties montagneuses sont couvertes de beaux bois : le chêne-liége, si utile, le chêne vert et même le chêne de nos forêts y viennent très bien ; les châtaigniers de l'Etna sont d'une beauté merveilleuse. Malheureusement toutes ces richesses (le soufre excepté) sont laissées à l'abandon, par suite du déplorable système administratif du gouvernement napolitain. Le Sicilien du centre est cultivateur, mais les impôts énormes, les droits d'exportation, les entraves de toutes sortes font qu'il ne cultive absolument que ce qui lui est indispensable pour vivre ; encore vit-il assez mal. S'il parvient à amasser un peu d'argent, il le cache, mais se garde bien de l'employer à étendre ou améliorer

une culture dont les produits ne seraient pas pour lui.

Les Anglais ont établi à Marsala même et, je crois, à Syracuse, des dépôts de vins excellents de Sicile qu'ils exportent en Angleterre et dans le nord de l'Europe ; mais il a fallu la ténacité et la prépondérance britanniques pour vaincre la répugnance du gouvernement napolitain à l'égard de tout établissement étranger dans cette île condamnée à l'isolement par ses possesseurs depuis l'antiquité, les Arabes et les Normands exceptés. Les colonies doriennes, avant l'invasion des Carthaginois, ne paraissent avoir occupé que les territoires qui bordent la côte ; car, si l'on trouve une quantité notable d'antiquités grecques à Sélinonte, à Ségeste, à Marsala, à Girgenti, dans les environs de Noto, à Syracuse, à Catane, à Taormina, et sur le littoral entre ces deux villes, les cités de l'intérieur ne conservent aucune trace de monuments antérieurs à la domination des Maures. Les possessions romaines ne se sont pas non plus étendues loin des côtes. Il est à croire

que les Romains, malgré toute leur puissance, n'ont pas voulu fonder des établissements au milieu de ce pays montagneux, habité peut-être, alors comme aujourd'hui, par des populations indépendantes et peu disposées à recevoir des étrangers chez elles.

Les Arabes, les premiers, ont évidemment dominé la Sicile *par les sommets*, en bâtissant sur tous les points élevés des villes importantes, des châteaux et des forts. En effet, la plupart des noms de villes du centre ont une étymologie arabe. Les Normands conquérants paraissent avoir continué le système adopté par les Maures; les Espagnols et les Napolitains l'ont abandonné. Le centre de l'île a repris son caractère indépendant, et se trouve depuis fort longtemps, vis-à-vis des possesseurs des villes du littoral, à peu près dans la situation où se trouvait la Kabylie vis-à-vis de nos possessions d'Afrique il y a peu d'années. L'autorité du gouvernement napolitain n'a jamais été établie de fait dans ces localités du centre, qui se considèrent bien plutôt comme des

tributaires que comme des sujets du roi de Naples. A Palerme, à Messine ou à Catane, on se moque volontiers des gens qui parlent le patois sicilien; mais à Caltanisetta, à Castrogiovanni, à Nicosia ou à Corleone, on regarde de travers les voyageurs qui parlent un pur italien : mieux vaut, devant les habitants de ces contrées, écorcher le patois sicilien. Ce dialecte a conservé quelque chose du langage des dominateurs maures et normands. Les gens lettrés qui habitent le centre de l'île maintiennent ce qu'ils appellent la langue sicilienne dans sa pureté; ils vous expliquent volontiers ses tournures fines, ses délicatesses, prétendant que sa prononciation est plus douce que celle de l'italien, qu'elle est éminemment favorable à la conversation intime à demi-voix (ce qui est vrai), et se prête parfaitement à la musique (ce qui est encore vrai).

Du reste, comme toutes les populations tenues dans l'isolement, les Siciliens du centre sont défiants, prompts à se jeter dans les déterminations extrêmes, vivent de traditions, ne comptent que

sur eux, ne prennent de la civilisation que les idées générales, élevées, en méprisant le bien-être matériel qu'elle procure. C'était toujours pour moi un sujet d'étonnement, quoique cela nous arrivât fréquemment, de trouver, dans ces bourgades des montagnes, des hommes moitié paysans, moitié nobles (car les comtes et les marquis abondent en Sicile), vivant dans leur intérieur avec la *famille*, c'est-à-dire les domestiques de tout rang, endossant le capuchon noir pour visiter leurs champs, menant à l'extérieur la vie de montagnards et parlant des affaires générales de l'Europe avec une singulière sagacité. Dans leur cabinet on trouve sinon des journaux de France, au moins nos brochures politiques qui leur parviennent, Dieu sait comment, malgré les douanes, par l'entremise des courtiers belges. Tout ce qui se dit et se fait en France retentit au milieu des montagnes de la Sicile.

Un soir, après une conversation avec un habitant de Caltanisetta qui nous avait fait une longue suite de questions sur le système de l'instruction

publique en France, sur la manière d'obtenir des degrés dans l'administration et des grades dans l'armée, de rendre la justice, etc., notre interlocuteur, avant de nous quitter et nous serrant la main, nous dit : « Se souvient-on encore en France des Vêpres siciliennes ? » Nous ne pûmes retenir un éclat de rire. « Non, lui répondis-je, on en a fait le sujet d'une tragédie il y a une trentaine d'années, mais cela n'a nullement altéré notre estime pour les Siciliens ; d'ailleurs, si nous conservions un mauvais souvenir de tous ceux en Europe dont nous avons eu à nous plaindre ou qui ont eu à se plaindre de nous, je ne sais pas trop pour qui nous aurions des sentiments bienveillants. -- Vous me faites plaisir, » me répondit-il.

Nous nous sentions assez embarrassés, toutefois, lorsque les Siciliens lettrés, qui s'occupent si fort de ce qui se passe chez nous, nous priaient de leur dire ce qu'en France on pense de la Sicile, de ses efforts pour s'affranchir de la domination napolitaine, que tout véritable Sicilien

considère comme étrangère. Nous fûmes poursuivis à Catane par un vieux chanoine très savant, mais à moitié fou, qui voulait absolument nous lire un long mémoire dans lequel il prétendait prouver, de la façon la plus évidente, que l'empereur Napoléon I[er] était d'origine sicilienne et descendait directement du grand comte Roger.

De Caltagirone on va jusqu'à Palagonia sur une bonne route. Palagonia est la dernière ville sur le versant des montagnes; elle est située de la façon la plus pittoresque et au milieu d'un pays plantureux, abrité au sud par des sommets couverts de végétation, et laissant voir au-dessous d'elle cette splendide vallée de l'Etna tapissée de moissons. Au delà, l'immense volcan se dessine sur un amoncellement de collines verdoyantes, et découpe sur le ciel trois zones tracées comme avec la règle : la plus basse d'un vert sombre, la seconde violacée, la troisième toute brillante de son manteau de neiges éternelles. De Palagonia, lorsque j'étais en Sicile, pour arriver aux bords du Simeto, il fallait passer à travers champs; la route

carrossable ne reprenait qu'à 10 kilomètres de Catane. Catane ne ressemble ni à Palerme ni à Messine ; c'est de toutes les grandes villes de la côte la plus sicilienne. Palerme prend quelque chose à Naples, Messine rappelle les principaux centres maritimes de la Méditerranée, Marseille, Gênes, Livourne ; Catane n'est point un grand port de mer, mais c'est une grande ville, brillante, animée, riche. Les Cataniens aiment le plaisir, le mouvement ; ils semblent avoir en eux quelque chose de la mobilité de leur sol. Ruinée périodiquement par les tremblements de terre, Catane se relève promptement sur ses débris. Ce n'est point une exagération de dire qu'il existe trois Catane l'une sur l'autre : la Catane romaine du commencement de l'empire, la Catane des premiers siècles du moyen âge, et la Catane actuelle. Les deux premières sont prises dans la lave qui forme le plateau sur lequel roule aujourd'hui cette quantité de calèches que l'on voit tous les soirs descendre et remonter au galop la rue du Cours.

Les Cataniens ont de tout temps montré un

caractère indépendant, aventureux, qui a causé plus d'une fois au gouvernement napolitain de graves embarras. Parmi eux, on compte bon nombre d'anciennes familles que ni les menaces, ni les offres séduisantes n'ont pu déterminer à quitter leur attitude expectante et frondeuse. Les familles patriciennes de Catane, riches, possédant les terres les plus fertiles de l'île, et sur ces terres des clients nombreux pouvant lever des centaines de paysans robustes, nourris dans les hautes montagnes et les ravins qui font comme une ceinture à l'Etna, pays boisés, bien arrosés, remplis de troupeaux; ces familles, dis-je, se mettent à la tête de tous les mouvements politiques, qui sont aussi fréquents à Catane que les tremblements de terre, se retirent dans leurs propriétés des montagnes lorsque le succès ne répond pas à leurs espérances, laissant le gouvernement napolitain sévir contre de pauvres diables compromis par ces échauffourées. Dès que le calme est rétabli, elles reviennent de nouveau rendre à Catane sa vie, son mouvement, son air de richesse,

frondant comme par le passé, et attendant une nouvelle occasion de passer de l'opposition sourde à la lutte armée. Catane n'est point fortifiée et ne pourrait l'être qu'au moyen de travaux immenses. Mais un corps d'armée bien posté peut défendre Catane contre l'intérieur en gardant le Simeto, de son embouchure à Aderno, et les rampants de l'Etna, d'Aderno à San Giuseppe. L'Etna étant une barrière difficile à franchir, même pour des partisans, un poste établi vers le nord à Giarre, et la ligne de défense que je viens d'indiquer, garantiraient Catane contre toute entreprise de l'intérieur : mais il faut admettre que les Cataniens voudront rester tranquilles pendant qu'on gardera leur ligne naturelle de défense, cette ligne n'ayant pas moins de 45 kilomètres d'étendue.

Le port de Catane est petit et mal abrité des vents du sud-est et nord-est qui, grâce à l'Etna, sont souvent très violents sur cette côte. Il y a longtemps que les Cataniens ont réclamé l'exécution d'une jetée qui rendrait ce port beaucoup meilleur. Ils ont été jusqu'à offrir au gouverne-

ment de faire exécuter ces travaux aux frais de la municipalité ; mais soit que le gouvernement napolitain ait eu d'autres projets, soit qu'il ait pensé que Catane a bien assez d'importance, la jetée est à faire. Il faut savoir que, vers le nord, une coulée de laves s'avance vers la mer et forme déjà un morceau de jetée indestructible. C'est à l'extrémité de ce promontoire volcanique qu'est bâti le phare ; or, il y a cent ans environ, à la suite d'un violent tremblement de terre, les Cataniens, en se réveillant, virent avec étonnement que cette jetée naturelle s'était accrue du double en longueur. Le promontoire de laves avait été soulevé et s'avançait au loin dans la mer, protégeant ainsi le port d'une manière efficace. On peut croire que l'allégresse fut grande ; les cloches de sonner, les processions de se mettre en mouvement avec accompagnement de pétards (car en Sicile il n'y a pas de bonnes processions sans pétards) pour prendre possession de ce nouveau territoire concédé par un caprice de l'Etna. La moitié de la ville avait été fort endommagée : qu'était

ce petit inconvénient auprès des avantages que la ville allait retirer de la nouvelle jetée? On se mit promptement à l'œuvre pour rebâtir un phare à l'extrémité du promontoire; mais une belle nuit, les choses se rétablirent d'elles-mêmes dans leur premier état : phare et jetée disparurent sous les flots. Peut-être cette instabilité évidente des travaux d'utilité publique à Catane a-t-elle été cause aussi du peu d'empressement du gouvernement napolitain à se rendre aux vœux des habitants de la ville.

Nous fûmes accueillis. à Catane, grâce à nos lettres de Palermitains, lettres qui avaient fait des petits sur le chemin, comme on reçoit des amis longtemps attendus. Notre arrivée était annoncée, et à la fin de la première journée nous ne pouvions faire un pas sans rencontrer don *** ou don ***, très heureux de nous faire les honneurs de la ville. Le soir de notre arrivée, il fallut aller à l'Opéra entendre la *Norma* dans une bonne loge; là, suivant l'usage sicilien, nous fîmes des visites à toutes les notabilités, et nous reçûmes

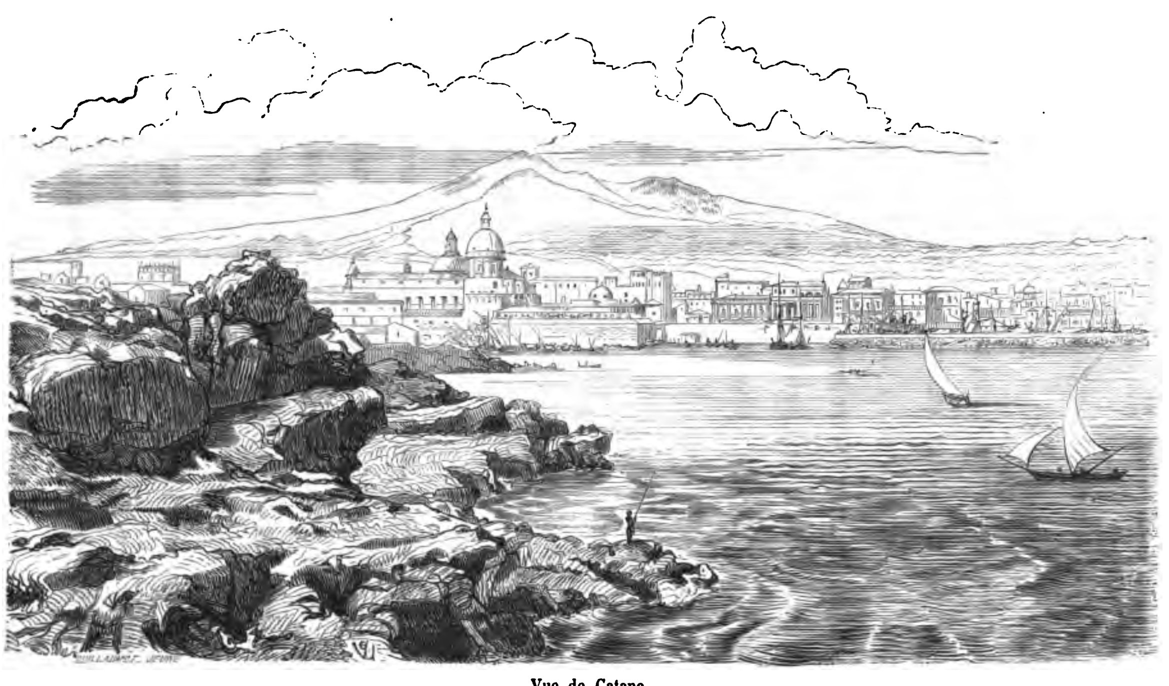
quantité de Cataniens. Le chœur du finale *guerra*, *guerra*, avait été supprimé, ce qui fit que chacun le chantait en sortant, comme pour se dédommager de cette lacune laissée dans le chef-d'œuvre de Bellini par la censure intelligente qui régit les théâtres. La musique est un art terrible, en ce qu'il échappe toujours, par quelque issue, aux barrières d'une police étroite. Les Siciliens sont tous assez bons musiciens. A cette époque, ils portaient Bellini aux nues, d'abord parce qu'il était Sicilien, puis parce qu'il avait introduit dans ses opéras bon nombre de ces vieux airs des montagnards, remplis d'une poésie triste et passionnée. Nous fûmes bien surpris un soir, je ne sais plus dans quel village, d'entendre des gardeurs de troupeaux chanter au retour un air dont le motif n'était autre que celui dont Bellini a fait son admirable finale du premier acte de la *Somnambule*.

Au milieu de cette campagne déserte, sous ce ciel brillant, après la grande chaleur du jour, lorsque la première brise du soir vous apporte les

senteurs aromatiques des champs siciliens, je ne saurais dire l'effet que produisaient sur notre esprit ces voix justes, vibrantes, jetant dans l'espace des phrases empreintes à la fois d'une mélancolie touchante et d'une ardeur juvénile. Ni le temps ni le bruit tumultueux de nos grandes villes ne pourront jamais effacer de mon souvenir ces mélodies lentes qui nous semblaient être la voix du beau pays que nous traversions, beau par ses souvenirs, par son climat, mais plus beau peut-être encore à cause de l'abandon et des misères qui l'oppressent. Souvent, pendant les nuits splendides de Sicile, nous étions éveillés par des voix qui chantaient quelques-unes de ces cantilènes de la campagne : toutes, après vingt ans, sont encore présentes à mon souvenir. Les paroles de ces airs siciliens sont presque toujours de petits apologues, des fabliaux cachant sous une forme puérile de profonds regrets, l'espoir de la vengeance, des reproches aux amis tièdes, la haine de l'étranger, l'attente de la délivrance : c'est ainsi que devaient chanter les derniers des Grecs

sous la domination romaine. Du moins les Romains apportaient-ils quelque chose à la place de la poésie, de la grâce et de l'indépendance des esprits.

Nos amis de Catane, après un séjour raisonnable dans leur charmante ville, nous engagèrent à nous rendre à Syracuse par mer plutôt que de traverser, sous un soleil brûlant, la plaine de Catane et les marais de Lentini. En effet, nous prîmes passage sur une barque, et un matin, vers huit heures, nous sortions du port de Catane, poussés par une jolie brise du nord-est. Un bon quart de notre embarcation était occupé par des monceaux de cerises ; dans les trois autres quarts restés libres, outre le patron et deux matelots, quatre passagers avaient pris place avec nous : un dominicain, deux Cataniens, dont un lieutenant au service de l'armée napolitaine, et un Anglais. Le dominicain, qui parlait le plus pur italien, faisait à lui seul les frais de la conversation, nous entretenant de tout, et particulièrement de l'importance de son ordre, sans lequel la civilisa-



Vue de Catane.

tion, en Occident, n'eût jamais rien produit de bon ; le lieutenant mangeait des cerises et avait jeté une ligne à laquelle nul poisson ne voulait mordre, bien que nous vissions quantité de monstres marins passer sous la barque. Le Catanien chantonnait et l'Anglais dormait. Vers midi, la brise tomba complétement, et il fallut border les avirons. Au bruit régulier des rames, l'Anglais se réveilla et demanda à manger ; mais le patron n'avait d'autre provision que ses cerises, qu'il lui montra d'un geste plein de dignité. Triste repas pour un Anglais. Heureusement Pepe avait emporté une cruche de vin, du jambon et du pain ; le Catanien possédait une volaille froide, le dominicain un pot de miel, et le lieutenant des cigares : on partagea le tout. Nos rameurs étaient exténués, car le calme continuait.

Arrivés à la hauteur d'Agosta vers le coucher du soleil, le patron nous déclara nettement qu'il ne fallait pas songer à entrer dans le port de Syracuse pour ce soir, mais que le lever du soleil nous y verrait certainement. L'Anglais maugréa,

le dominicain parla plus que devant, le lieutenant amena sa ligne, et bientôt, sous un ciel parsemé d'étoiles, chacun s'endormit, enveloppé dans son manteau. Sur cette mer unie comme une glace, la barque fut laissée à l'abandon, et en nous réveillant nous nous trouvâmes dans la rade de Syracuse. A la vue du pavillon britannique flottant à l'arrière d'une corvette anglaise, un sourire de satisfaction apparut sur les lèvres de notre compagnon, qui de son sac de nuit tirant un flacon dont le bouchon était coquettement coiffé d'une capsule d'argent, nous offrit un verre de rhum. Pendant son sommeil notre Anglais avait causé de graves dégâts à la cargaison de cerises; aussi en sortant du bateau et payant le patron, celui-ci, toujours avec un geste digne d'un plus noble sujet, montra cette large place de cerises écrasées à l'insulaire du Nord, qui, les yeux fixés sur la corvette anglaise, ajouta sans mot dire quelques *carlins* au prix du passage. Nous touchions enfin le sol de Syracuse, l'antique reine de la Sicile.

V

MONSIEUR,

Pour tous ceux qui ont eu l'avantage de passer huit ans sur les bancs de l'université, Syracuse est de toutes les villes antiques, peut-être, celle qui excite le plus vivement la curiosité. On vous dit bien que Syracuse, aujourd'hui, n'est plus qu'une assez pauvre cité, que de nombreuses trirèmes ne sont plus mouillées dans ses ports, que les marais voisins rendent son séjour malsain, que ses splendides monuments sont détruits; on ne peut croire cependant qu'une ville ayant contenu 1 million d'âmes, dont les murailles n'avaient

pas moins de 35 kilomètres de tour, ne présente au voyageur des débris nombreux de son ancienne puissance. Hélas! de sa vaste ceinture de murailles il ne reste rien; de ses cinq quartiers, si populeux, il ne subsiste que l'îlot d'*Ortygie* qui, à lui seul, forme la ville actuelle, entre les deux ports, le Grand-Port et le Trogyle. Je ne sais si du temps de Denys l'Ancien la police faisait subir aux voyageurs les formalités auxquelles il fallut nous soumettre : arrivés dans le port à quatre heures du matin, nous ne mettions le pied dans l'hôtel qu'à sept heures. Nous dûmes rester sur la plage pendant trois longues heures, entre notre barque et un corps de garde qui ressemble à tous les corps de garde; nos passe-ports faisaient, pendant ce temps, la navette de ce corps de garde à la ville.

Enfin un fonctionnaire, fort mal vêtu, vint nous délivrer, et nous permit de franchir la porte de la Marine, en nous demandant toutefois si nous comptions rester longtemps à Syracuse. L'Anglais, pendant la première heure, avait manifesté

sa mauvaise humeur en italien; pendant la seconde, il s'était résigné, avait lorgné la corvette, et s'était introduit dans le corps de garde avec l'espoir d'avancer sa délivrance; mais, pendant la troisième heure, il parlait anglais, et disait d'assez vilaines choses en cette langue aux agents de l'autorité. Il faut dire que le dominicain et le lieutenant n'étaient restés que quelques minutes sur la plage, et que cette faveur n'avait pas peu contribué à exaspérer notre compagnon. La *locanda del Sol* est certainement la meilleure auberge de toute la Sicile; un domestique, en habit noir et en cravate blanche, nous introduisit dans une jolie chambre, propre, frottée, tout émaillée de porcelaines anglaises. Nous aurions pu nous croire à Cambridge ou à Oxford. Pepe ouvrait de grands yeux, et nous demanda ce qu'étaient ces messieurs tout de noir habillés qui faisaient si bien les honneurs du *palais;* son étonnement passa bientôt à la défiance, et le soir nous ne pûmes le déterminer à se rendre à sa chambre.

A toutes nos observations, il répétait :

« J'ai promis de vous ramener à Palerme.

— Mais que craignez-vous ici?

— Ils sont tous Anglais!

— Eh bien! croyez-vous qu'ils vont nous manger?

— L'hôtel est plein d'Anglais.

— Voyez le mal; vous devez vous souvenir d'avoir vu les Anglais du temps du roi Ferdinand ? »

Pour toute réponse, Pepe se leva à demi sur sa chaise, tourna son bonnet sur sa tête, mit ses deux bras derrière son dos, avança le haut du corps, ferma les yeux, fit saillir démesurément ses lèvres, et finit par un claquement de la langue contre le palais; après quoi il prit son sac, l'étendit devant la porte et se coucha dessus: un quart d'heure après, il ronflait. Qui eût pensé que des garçons d'hôtel, en habit noir, pussent inspirer une pareille défiance à un paysan sicilien?

La belle, la brillante et remuante Syracuse, la rivale d'Athènes, l'ennemie et l'alliée de Carthage, qui ne tomba que sous la puissance de

Rome, n'est donc plus aujourd'hui qu'une cité triste, entourée de vieux bastions, et laissant voir seulement, en dehors de son étroite enceinte actuelle, les ruines d'un théâtre et d'un amphithéâtre taillés dans le roc, quelques débris çà et là, des tombeaux et d'immenses carrières, les *Latomies*, dont le fond est occupé par les jardins des capucins. La fontaine d'Aréthuse, prise entre deux gros bastions, sert de lavoir public; son eau, si pure jadis, est saturée de savon et des infiltrations de la mer. Dans sa chute cependant, Syracuse conserve encore ce qui fit autrefois sa richesse : ses deux ports sont peut-être les meilleurs et les plus sûrs de la Méditerranée. Dans le grand port, une flotte de guerre peut manœuvrer à l'abri des vents et des attaques par une profondeur de vingt à trente brasses. Les Anglais ne l'ignorent pas : c'est ce qui explique la bonne tenue de la *locanda del Sol*, aussi bien que la présence assez fréquente des vaisseaux de la marine royale dans les eaux de la rade. Après tout, ils doivent aide et protection aux bâtiments qui

viennent acheter du vin, du thon et du blé à Syracuse. Le temple de Minerve, qui se trouve au point culminant de l'îlot d'Ortygie, est le seul reste de ce quartier de l'antique Syracuse ; il est pris dans la cathédrale actuelle comme une pierre précieuse dans sa gangue.

Pourquoi le gouvernement napolitain n'a-t-il pas fait de Syracuse un excellent arsenal militaire? Pourquoi ne fait-il pas exécuter quelques travaux de canalisation pour assainir les marais pestilentiels de Lentini? Pourquoi laisse-t-il à l'abandon cette cité si bien située? Et pourquoi, paraissant faire si peu de cas de tant d'avantages réunis sur un point de la Sicile, les maîtres de cette île vous font-ils attendre trois heures à la porte des fortifications délabrées d'Ortygie, entre un bateau et un corps de garde? C'est ce que je ne me chargerai pas d'expliquer, non plus que beaucoup d'autres choses touchant la Sicile. Qui pourra dire par quelle fatalité, ces jours passés, Palerme s'est trouvée attaquée et prise par les troupes de Garibaldi du côté où cette ville peut

être le plus facilement défendue, c'est-à-dire le long du cours de l'Oreto? Qui nous expliquera comment une armée de 15 000 hommes de troupes régulières n'a pu défendre une pareille ligne attaquée par des insurgés mal armés et quelques bataillons de volontaires? comment, cette ligne ayant été forcée, les troupes du roi de Naples se sont laissé couper en partie de leur base d'opérations? Énigmes que tout cela.

Les habitants de Syracuse conservent assez bien le type grec : les femmes y sont belles et savent se draper de la façon la plus pittoresque dans leur grand manteau de soie noire; elles ont la main petite, le pied long et mince, la tête plantée sur les épaules, le profil saillant, les yeux enchâssés de côté, comme les statues de l'époque Éginétique. Sur le port, en voyant des matelots demi-nus se livrer à leurs travaux, les silhouettes si bien caractérisées peintes sur les vases siciliens antiques, ou les bas-reliefs de Sélinonte, me revenaient en mémoire. Ne saurait-on plus rien faire de ces races si belles?

A Catane, nos nouveaux amis nous avaient donné une lettre pour un Syracusain, vieux savant, qui pouvait nous être utile, nous avait-on dit, quoiqu'il fût un peu *bizzarro*. Don S... nous reçut assez froidement, nous retint à peine; nous pensâmes qu'il n'aimait pas à être dérangé. C'était un petit vieillard au teint jaune et taché par plaques comme une ancienne reliure de parchemin; son crâne haut, luisant, était ceint d'une couronne de cheveux gris, durs, et bouclés serrés, les mains singulièrement étroites, les quatre doigts étant à peu près de la même longueur; caractère particulier à la race grecque de Sicile.

Sous des sourcils saillants, bien arqués, très près de l'œil, s'abritaient deux prunelles d'un bleu sombre, vibrantes dans leur fixité, ce qui donnait à son regard quelque chose d'incisif comme une pointe cherchant un joint. La figure de ce petit homme assez maussade m'était restée dans l'esprit. Le soir de notre visite chez lui, nous étions assis sur le bord de la rade, à quelque distance de la ville, regardant la silhouette d'Or-

tygie se découpant en pourpre foncé sur un ciel resplendissant de lumière, écoutant les bruits du port qui s'affaiblissaient peu à peu, et le grincement de quelques cigales attardées ; songeant au mouvement, à la vie, qui jadis remplissaient cette plage déserte, quand nous vîmes marcher vers nous un homme enveloppé d'un méchant manteau court et portant la culotte sicilienne bouclée au-dessous du genou. C'était don S... « Vous vous reposez, messieurs ? nous dit-il en français (le matin, il n'avait fait que bredouiller l'italien). Vous avez couru toute la journée en plein soleil, cela ne vaut rien ; mais vous êtes jeunes. J'ai su que vous aviez visité nos ruines, j'aurais voulu vous accompagner ; je crains le soleil de juin : vous m'excuserez de vous avoir laissés faire vos excursions sans moi. Hé bien ! que vous semble de Syracuse ? » Nous lui exprimâmes notre admiration pour les débris que nous avions vus, pour l'assiette si bien choisie de l'antique cité grecque, et pour la Sicile en général. « Ah ! vous aimez notre pays, vous voyagez seuls, sans vous

faire suivre de ces mauvais drôles de domestiques, palermitains ou napolitains : c'est bien, cela! Vous n'avez pas ajouté foi aux contes que l'on fait sur nos populations du centre : c'est très bien. N'est-ce pas que nos montagnards sont de braves gens? » Nous lui racontâmes alors les détails de notre voyage, et lui dîmes le bon accueil que nous avions reçu partout. — « Oui, nous donnons ce que nous pouvons donner, notre cœur, notre affection à ceux qui nous marquent de l'intérêt; on ne nous laisse que cela. Voyez ce qu'est Syracuse aujourd'hui, et ce qu'elle pourrait être; mais nous avons affaire à des gens qui ne nous aiment pas, qui ne nous comprennent pas, qui veulent s'enrichir en nous laissant misérables: mauvais calcul! Nous sommes traités comme le bien d'un mineur entre les mains d'un tuteur égoïste qui sait qu'un jour capital et revenu sortiront de ses mains... » Puis, s'animant par degrés : « J'ai vu la Sicile sous le roi Ferdinand et sous le protectorat des Anglais, j'ai assisté à toutes les tentatives d'émancipation qui ont eu lieu dans

l'île depuis 1820. Alors les grandes familles secouaient le joug qui pesait sur elles plus que sur les petits, le peuple ne les suivait pas; mais peu à peu le joug s'est appuyé sur toutes les épaules, les abus, les impôts énormes tombent sur le paysan comme sur le noble. Le gouvernement napolitain, qui semble bouder la Sicile, qui ne fait sentir son action que par des agents subalternes, trop zélés souvent, ne connaissant pas le pays, laisse accumuler dans l'âme de chaque Sicilien un amas de rancunes, de haines même qui éclateront tôt ou tard. » Reprenant alors le langage du pays, qui se prête aux figures et dont l'accent doux et traînant prend facilement une expression profondément triste : « L'oppression sourde, journalière, sans recours, sans espoir, que l'on fait peser sur un peuple est comme le blanc d'œuf que vous jetez sur un liquide trouble. Il s'arrête en haut d'abord, s'étend également sur sa surface, puis il descend peu à peu, entraînant avec lui tous les corps étrangers : plus la pellicule visqueuse descend, plus le liquide inférieur

est troublé. Quand enfin elle arrive à la lie, elle forme avec celle-ci un dépôt de matières en fermentation qui font éclater le tonneau, si vous n'avez pas le soin de transvaser promptement le liquide clarifié. A cette heure, le blanc d'œuf touche presque au fond du vase. Je ne verrai probablement pas l'explosion, car je suis vieux; mais je sais qu'on ne fera rien pour la prévenir. Nous sommes abandonnés à nous-mêmes, à nos souvenirs, qui sont vivants toujours... Vous avez vu le tombeau qu'on dit être celui d'Archimède. Rien ne prouve que ce soit le sien ; mais détruisez-le, demain le peuple en trouvera un autre. Il n'y a pas un enfant de Syracuse qui ne sache qu'Archimède était Syracusain, et peut-être le plus vaste génie de l'antiquité ; qu'il fut tué par un soldat romain ; que la plus grande intelligence humaine s'éteignit ainsi sous l'épée d'un brutal, et que depuis lors la reine de la Méditerranée ne cessa de décroître entre les mains des barbares. Nous sommes payés pour croire que le sort de l'intelligence est d'être soumis à la force maté-

rielle; mais si l'intelligence se tait, jamais elle ne se résigne. »

La nuit venait; seul au-dessus du feuillage des oliviers, le sommet de l'Etna conservait encore des teintes rosées. Le port ne nous envoyait plus qu'un murmure confus; quelques lumières pointaient au milieu de la masse sombre de la ville et à bord de la corvette anglaise mouillée dans la rade. On entendait au loin le bruit régulier des avirons. « Il faut rentrer, nous dit notre petit vieillard, ou nous risquerions de coucher dehors; car on ferme les portes de la ville à la nuit tombée. »

Nous nous levâmes. « Voyez ce vaisseau anglais, ajouta-t-il pendant que nous regagnions Ortygie, souvent il en vient ici. Les Anglais ont du goût pour les bonnes rades; d'ailleurs, ils font un commerce assez considérable avec Syracuse, ils payent bien, remplissent fidèlement leurs engagements; nous les traitons en amis: c'est le seul lien que nous conservions avec les puissances du siècle. Mais la défiance, cette forte-

resse des opprimés, nous met en garde contre leurs marques d'intérêt. Nous savons bien que les Anglais ne sont guère libéraux dès qu'ils sont sortis des ports de la Grande-Bretagne. Ils nous ont protégés de 1804 à 1814; nous n'avons pu, pendant ces dix années, nous accommoder aux façons de ces gens du Nord: ils ont cependant pour Syracuse une tendresse particulière. »

Sur la place du Dôme, quand nous y arrivâmes, il y avait beaucoup de monde, des abbés, des femmes, des gens du port jambes nues, le cafetan sur l'épaule : c'était la Fête-Dieu. La cathédrale s'illuminait, on tirait force pétards, et, suivant l'usage, de grandes poêles posées sur des réchauds se remplissaient et se vidaient continuellement de pois secs qui passaient dans les poches de la foule. Debout devant de larges mannes, des marchands de graines de courges se livraient, en considérant leurs provisions, aux expressions d'admiration les plus vives et les plus bruyantes pour cet inappréciable régal sicilien : « Mais voyez quelle belle semence! Elle vient de

Lentini ! oui, de Lentini. Qu'elle est donc large, cette semence ! qu'elle est donc blanche ! C'est du lait, du lait pur, du lait parfumé ! Qu'elle est propre, lisse ! qu'elle est pleine ! Et quelle odeur ! quelle saveur ! » Et chacun, pour un *grano*, de se faire donner une poignée de ces graines savoureuses.

Vers un angle obscur de la place, près d'un renfoncement occupé par un corps de garde devant lequel brûlait un triste falot, un canon, gardé par un factionnaire ; dirigeait sa gueule sur cette foule qui ne se préoccupait guère de cet invité à la fête. Nous voyant jeter un regard, en passant, sur cet engin, don S... se contenta de lever les épaules, mais ne dit mot, par respect pour la police probablement, car ses yeux semblaient vouloir perforer le factionnaire, bien que celui-ci, comme tout le monde et malgré la consigne, je suppose, eût appuyé son fusil sur sa poitrine pour éplucher plus à l'aise une poignée de *semence*. Le long des colonnes grecques qui forment la paroi de la cathédrale, une douzaine de gamins des

deux sexes, en faisant je ne sais quelles évolutions très animées, chantaient à tue-tête ce couplet dont voici la traduction :

Allons en guerre !
Allons avec le roi !
Avec quel roi ?
Celui d'Espagne
Qui fait la guerre
A l'aide de la Sainte Foi ?
Celui de France
Qui fait la guerre,
A l'aide de la Liberté ?
Celui d'Angleterre
Qui fait la guerre
A l'aide de ses deniers ?
Celui de Naples
Qui fait la guerre
A l'aide du macaroni ?
. . . .

Ce dernier vers faisait un contraste évident avec le tube de bronze sournoisement braqué à l'autre bout de la place. Nous adressâmes un regard interrogateur à notre petit vieillard. « Voilà ce que c'est, nous dit-il en français, répondant à notre pensée. C'est la conséquence du régime sous le-

quel nous vivons. La montre d'un despotisme outré provoque le ridicule : un canon là-bas, une épigramme ici. Vous pensez qu'on ne va pas tirer ce canon sur ce groupe de gamins impertinents; on le sait. On leur apprend à mordre, et ils mordent : le canon est réduit à se taire parce qu'il n'est pas fait pour répondre à une chanson.

— Mais ce couplet?

— Oh! il n'est pas d'hier : c'est une vieille ronde que j'ai toujours entendu chanter, et qui date, je crois, du commencement du siècle.

— Votre police ombrageuse ne pourrait-elle faire taire ces petits drôles?

— Il n'y a pas plus de raisons pour les faire taire aujourd'hui qu'hier. Puis la police, qui ferait arrêter, si bon lui semblait, le tiers de la ville cette nuit, sans que personne osât bouger, sait bien que si elle touchait un de ces enfants au milieu de la place, parmi ces femmes, ces matelots, des couteaux sortiraient de toutes les poches, les tuiles tomberaient de tous les toits; que le canon lui-même serait fort compromis.

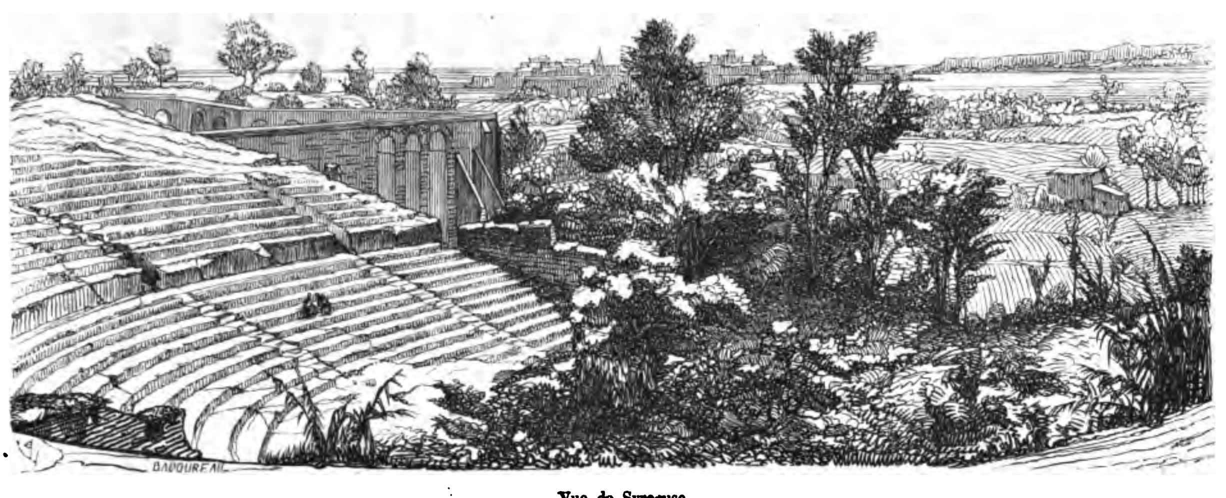
Quand la menace est aussi terrible, elle demeure sans effet et tombe dans le ridicule. Ils ont leurs forteresses, leurs canons, leurs prisons, la ruine et la misère : moyens passifs. Nous, nous avons la parole, la chanson, le geste, le rire, le mouvement, les yeux qui s'entendent, les cœurs qui battent aux mêmes espérances ; le soleil, c'est-à-dire la vie. Tant qu'il y aura un Sicilien en Sicile, le pays pourra être soumis, comprimé, ruiné ; il n'abdiquera jamais son antique nationalité. »

Don S..., tout *bizzarro* qu'il était, nous fut d'un grand secours à Syracuse, et, quoique ce descendant des Grecs revînt toujours à son thème favori, l'oppression de l'intelligence sicilienne sous la lourde main napolitaine, il nous fit connaître quantité de choses intéressantes à étudier dans cette partie de l'île. Son cabinet était rempli d'objets précieux qu'il avait su recueillir, et que peu à peu il donnait au musée de la ville, ne voulant jamais rien vendre aux touristes anglais.

Deux jours après notre première visite, nous

étions devenus les meilleurs amis du monde. Ce singulier petit homme passait brusquement de la gaieté la plus franche aux discours les plus graves sur l'état de son pays, pour lequel il manifestait une passion jalouse. Tantôt il nous faisait mourir de rire en nous racontant des anecdotes siciliennes, contrefaisant la voix et le geste de chaque personnage, parlant le pur toscan ou le patois sicilien ; tantôt, dans un langage étrange, coloré, plein de figures, il entrait dans le domaine du pathétique ; ses yeux prenaient un éclat farouche, son geste était noble, son petit manteau devenait un pallium, et son visage jaune, taché, ridé, paraissait presque beau. De retour en France, je reçus quelques lettres de lui. Il ne vit pas, heureusement, la révolution avortée de 1848.

Certes il est en Sicile beaucoup de villes et de paysages plus beaux que Syracuse et ses environs ; il n'est pas un lieu qui laisse dans l'esprit de plus profonds souvenirs. Si un régime libéral, intelligent, s'étendait sur ce coin de l'île, on peut assurer que Syracuse deviendrait une des villes



Vue de Syracuse.

maritimes les plus importantes de la Méditerranée. Lorsque je m'y trouvais, il semblait que l'on prît un soin jaloux de garder ou de soustraire aux regards des étrangers une chose dont on hâtait la ruine. Mais, je le répète, la Sicile est le pays des énigmes.

VI

MONSIEUR,

Syracuse, Agosta, Messine et Milazzo sont aujourd'hui les seules villes qui paraissent être restées au pouvoir de l'armée napolitaine. L'insurrection, après la prise de Palerme, s'est donc totalement rendue maîtresse de l'intérieur de l'île, des côtes de l'ouest, du sud et du nord; elle peut intercepter, si bon lui semble, les communications par terre entre ces quatre villes de l'est et du nord-est, et bloquer les garnisons qu'elles renferment, de telle façon que les troupes du roi ne puissent concerter leurs opérations que par

mer. Nous ne voyons pas que ces troupes aient voulu ou pu défendre Catane, qu'elles ont pillée, puis abandonnée, les lignes de cette ville et celles de Messine. L'Etna est au pouvoir des Siciliens, ainsi que les vallées qui l'entourent, et par conséquent la forte position de Taormina, qui est d'une grande importance, puisqu'elle coupe absolument la route entre Messine et Syracuse, et qu'elle se relie par une chaîne non interrompue aux montagnes de l'intérieur.

La possession de l'Etna n'est point indifférente, car l'Etna n'est pas, comme les points culminants des Alpes ou des Pyrénées, toujours entouré de pics élevés formant une ceinture de satellites qui bornent la vue; l'Etna est isolé; de plus il domine toutes les chaînes environnantes suivant un angle tel que, de son sommet, on peut distinguer presque toutes les côtes de l'île. Un feu allumé au sommet de l'Etna peut être aperçu des ports de l'est, du nord et du midi, ou tout au moins des collines élevées qui bordent les côtes; c'est donc un observatoire très utile aux Siciliens, et

il n'est pas douteux qu'ils s'en serviront pour déjouer les manœuvres des croiseurs et faire arriver les secours sur tel ou tel point en temps opportun, si besoin est. L'Etna est, il est vrai, fréquemment couvert de vapeurs autour de sa cime, mais ces vapeurs se dissipent habituellement le soir, en cette saison, et ne descendent pas assez bas pour que des observateurs ne puissent voir ce qui se passe pendant le jour dans le détroit de Messine, ou sur la côte orientale, et signaler la nuit, par des feux, le résultat de leurs observations. . . . .

Atteindre le sommet de l'Etna est une entreprise plus fatigante que difficile, mais qui vous dédommage amplement de vos peines par la beauté et la nouveauté du spectacle. Bien renseignés par nos amis de Catane, nous partions de la ville vers deux heures après midi, montés sur des mulets, Pepe sur George, notre fidèle compagnon. Sitôt que l'on sort de Catane, on commence à s'élever en suivant une bonne route serpentant à travers des bois d'oliviers, de chênes

verts, de jujubiers, poussant au milieu de laves et de cendres séculaires. Bientôt l'horizon se développe, et l'on distingue Agosta, Carlentini et Syracuse à l'extrémité de la riche plaine de Catane; les oliviers deviennent plus rares, les genêts plus abondants, la lave plus noire et plus décharnée. Avant le coucher du soleil nous arrivions au village de Nicolosi, à 690 mètres au-dessus de la mer, dernier point habité de ce côté de la montagne, et présentant, au milieu d'une nature désolée, un charmant coteau tapissé de la plus brillante végétation. Là on soupe, on prend un guide, des montures fraîches, et l'on se repose jusqu'à onze heures du soir.

La chaleur avait été accablante tout le jour; nous avions été chercher un peu de fraîcheur hors du village, non loin du *monte Rosso*, l'un des petits cratères qui forment autour du cône principal comme une ceinture de pustules volcaniques. Étendus sur un amas de scories qui domine Nicolosi, nous regardions le sommet de l'Etna, pur tout à l'heure et autour duquel s'amon-

celaient des vapeurs noires, tourmentées par le vent et recevant les derniers reflets rougeâtres du couchant. De longs éclairs, suivis de détonations prolongées, illuminaient la neige sous ces gros nuages cuivrés. La tourmente déchirait par moments les sombres vapeurs, et laissait percer la pointe extrême du volcan pour la cacher de nouveau. Près de nous, le *monte Rosso* nous présentait son cratère égueulé, tout couvert de pouzzolane brune, et la large coulée de laves qui détruisit Catane en 1693. Plus loin, vers San Giuseppe, d'autres volcaneaux en nombre infini, tous de la même forme, se perdaient dans la vapeur dorée du soir.

Comme pour faire contraste à ce spectacle sinistre, derrière nous s'étendait le val de Catane, riant, accrochant encore quelques rayons de soleil, bordé par la mer d'un bleu cendré. De ce côté, le ciel était serein, doux, fondu avec l'horizon et les côtes de Syracuse. Peu à peu les nuages s'abaissèrent le long des rampants de la montagne, et disparurent dans les gorges; nous

entendions encore le roulement du tonnerre, comme s'il fût sorti des entrailles de l'Etna; les étoiles brillèrent autour du cône, une fraîcheur pénétrante se répandit dans l'air: il nous fallut rentrer prendre nos manteaux. A onze heures, la petite caravane se remettait en marche, le guide en tête; la nuit était noire, mais le ciel admirable de pureté. Nous laissions nos montures gravir à la file les pentes ravinées sans essayer de les guider; sur ces longues traînées de scories, on ne distingue rien qui vous indique la voie. Pepe murmurait tout bas quelques malédictions à l'adresse du *monte Gibbel*. La pipe allumée du guide nous servait de fanal. Nous arrivions vers minuit à la zone des bois de chênes; puis toute trace de végétation disparut. Une cabane en ruine nous servit quelques instants de lieu de halte. On allume du feu, on donne un peu de maïs aux chevaux; après quoi, nous recommençons l'ascension. . .

Mais apparaît, au détour d'un ravin, une flaque de neige, et Pepe déclare nettement que ni

George ni lui ne veulent s'aventurer sur un pareil sol. En effet, George flaire la neige et refuse d'avancer. Pepe nous conjure de retourner à Nicolosi, il meurt de froid; George a peur; puis qu'allons-nous faire là-haut? On convient que George et Pepe s'en retourneront à la cabane entretenir le feu et préparer les provisions pour le retour. Pendant deux grandes heures, nous traversons une sorte de plaine de neige très inclinée et percée çà et là de crêtes de laves. Au petit jour, nous arrivons à la *casa dell'Inglese*, transis de froid. Là nous laissons les chevaux, non dans la cabane, car la neige la couvrait jusqu'au comble, mais derrière un bloc de laves, et nous commençons à gravir le dernier cône, à la base duquel des sortes de puits envoient des colonnes de vapeurs sulfureuses qui s'échappent en sifflant, et déposent des cristaux d'une couleur éclatante tout à l'entour. De profondes crevasses, fumantes et calcinées, déchirent les flancs de ce cône dont la croûte se dérobe sous les pieds et vous fait descendre bien des fois la pente que

vous avez péniblement gravie. Nous touchons au sommet, c'est-à-dire au bord du cratère supérieur, taillé à pic, plat au fond, et présentant, le long de ses parois intérieures, le plus étrange assemblage de roches de toutes couleurs : le noir, le jaune-paille, le jaune vif, occupent les principaux espaces ; sur ces fonds déchirés apparaissent des taches d'un rouge orangé, vert-émeraude, blanc pur ; des fumerolles longues, grisâtres, s'élèvent rapidement de cet assemblage de décombres et sont enlevées par le vent dès qu'elles atteignent les bords du cratère. Le froid est vif, pénétrant ; les oreilles vous tintent et la respiration est précipitée ; cependant le sol est chaud et envoie des émanations acidulées qui provoquent la toux.

Le soleil était déjà haut lorsque nous arrivâmes à la crête supérieure du volcan ; nous avions mis près de deux heures à gravir le cône de cendres. Vers le nord-est, la côte de la Calabre se découpe en une longue ligne de montagnes uniformes ; la mer, reflétant les rayons du soleil,



Déchirure supérieure du cratère de l'Etna.

semble un immense miroir ardent. Reggio n'est qu'un petit amas de parcelles blanches jetées sur la côte. Au-dessus de sommets qui paraissent amoncelés les uns sur les autres, nous distinguons parfaitement la langue de terre qui inscrit la rade de Messine et le phare. Vers le nord, à l'horizon, Vulcano et les îles Lipari se détachent sur le ciel; à l'ouest, un amas prodigieux de pics conduit le regard jusqu'à la pointe de Trapani, qui se confond avec la mer. Au midi, la plaine de Catane, Syracuse. Noto et le cap Passero produisent l'effet d'une immense carte de géographie dont nous pouvons reconnaître jusqu'aux moindres détails. Catane est une pincée de sel jetée sur un tapis vert. Notre guide nous montre Malte, que nous voyons avec les yeux de la foi. Tout autour de nous, un horizon de mer, excepté du côté de l'Italie, dont les terres se perdent dans l'azur du ciel. Nous retrouvons Caltagirone, les sommets de Piazza et de Caltanisetta; nous découvrons Nicosio, Taormina, Regalbuto, Milazzo. De petits fétus noirs semés sur le détroit sont

des bâtiments qui se dirigent vers Malte ou en viennent. Vers la base de l'Etna, Aci Reale et Giarre semblent éloignées de nous d'un jet de pierre...

Mais les fumerolles deviennent plus nombreuses, le cratère se remplit de vapeurs blanches, qui d'abord ne peuvent déborder, contenues dans cet immense vase par le vent. Cependant des flocons franchissent les bords et se couchent sur les flancs du cône, comme pour se mettre à l'abri; d'autres les rejoignent; bientôt ces amas de vapeurs se groupent en corps séparés, mobiles, se choquent, et nous dérobent une partie de l'île. Vers dix heures, toutes nos opérations étant terminées et les vapeurs devenant plus menaçantes, nous quittâmes cet observatoire unique en Europe. Il nous fallut quelques minutes pour descendre, ou plutôt pour glisser du sommet du cône à sa base. Des alternatives de bouffées de chaleur humide et de vent violent succédaient à la température glacée du matin. Des nuages gris roulaient sur la neige et ne nous permettaient pas

de distinguer les objets à dix pas: nous marchions vers la *Torre del Filosofo*. Là, ayant atteint la couche inférieure des nuées, la mer et la plaine de Catane nous apparurent de nouveau brillantes de lumière comme un transparent, et semblaient dressées verticalement devant nous ainsi qu'une feuille de décoration, l'horizon nous étant dérobé par le bord inférieur des vapeurs. Il est impossible de rendre l'effet d'un pareil spectacle : autour de nous tout était sombre, triste, sans clartés; le ciel nous était absolument caché; à travers ce cadre obscur, nous apercevions toute une contrée noyée dans des flots de lumière...

Pepe, assis près du feu dans la cabane éventrée *de la neige*, une tranche de jambon devant lui « prenait un peu de courage », en attendant notre retour. A quatre heures du soir, nous rentrions à Catane avec une chaleur de 35 degrés, tandis qu'à cinq heures du matin notre thermomètre marquait, à la Casa dell'Inglese, 3 degrés au-dessous de zéro. Comme il n'y a pas beaucoup

de Cataniens qui aient la tentation de gravir les pentes de l'Etna et d'aller faire à son sommet des observations géologiques, le soir, au café de la place du Dôme, nos amis s'empressèrent de nous demander des nouvelles de notre expédition. Le lieutenant avec lequel nous avions fait le trajet de Syracuse était là en compagnie de quelques officiers ; il vint nous saluer, et voyant les personnes qui nous entouraient s'éloigner l'une après l'autre, il s'assit près de nous.

« Si j'avais su, nous dit-il, que vous eussiez l'envie de faire l'ascension de l'Etna, je vous aurais demandé la permission de vous accompagner ; j'eusse été heureux de profiter de cette occasion.

— Mais n'êtes-vous point de Catane ?

— Si fait, cependant je n'ai jamais été au delà de Nicolosi : on n'est pas curieux ici comme vous autres Français et comme les Anglais, et nous ne connaissons le *monte Gibbel* que par procuration ; pourvu qu'il ne crache pas sur la ville, c'est tout ce qu'on lui demande. La vie du Cata-

nien se passe sur le Cours, dans les cafés; il craint le soleil, il craint le froid, et n'aime pas à changer ses habitudes journalières: il s'ennuie, et s'agite sur les promenades à certaines heures pour se distraire.

— Mais vous, officiers, vous n'êtes pas obligés de mener la vie du noble ou du bourgeois de Catane?

— Oh! pour nous, la vie est ici plus ennuyeuse que pour tout autre. Les officiers de terre ferme vivent entre eux; ceux qui, comme moi, sont du pays ne peuvent être reçus dans l'intimité des Napolitains et sont mal vus de leurs compatriotes. Voyez! ces messieurs nous ont laissés seuls dès que je me suis approché de votre table. Après tout, cela m'est indifférent, et s'il en était autrement, on ne manquerait pas de me dénoncer à mes chefs comme un *carbonaro*, un affilié aux sociétés secrètes, et le moins qui pourrait m'arriver serait d'être envoyé dans quelque trou de la Calabre ou dans quelque citadelle. Il faut prendre la vie comme elle est faite et se donner

du bon temps. Ici les femmes sont jolies, il y a du mouvement, des soirées, des spectacles, et je m'y trouve plus heureux qu'à Naples, où ma qualité de Sicilien m'attire sans cesse des ennuis. Quand je ne sais que devenir, je vais à la pêche du thon... c'est très amusant la pêche du thon. J'aurais bien voulu aller en Afrique me battre contre les Arabes, voir un peu la guerre ; mais, baste! si je parlais seulement de cela, je serais joli garçon. Nous, nous ne sommes pas faits pour nous battre, mais pour aller à la parade. Contre qui nous battrions-nous, d'ailleurs? Contre les conspirateurs de la Sicile et de la Calabre! Belle guerre, ma foi! les femmes s'en mêlent, les enfants, un tas d'avocats : ça crie, ça donne des coups de couteau, puis ça disparaît comme fumée à la première décharge. Vos officiers sont bien heureux en France.

— Pour un officier sicilien, il y aurait un beau rôle à jouer, nous semble-t-il : ce serait d'arriver à un poste élevé, de revenir dans son pays avec un commandement et de se faire aimer

de ses compatriotes par sa modération, sa fermeté dans le bien, en empêchant le pillage de détail qui fait prendre vos troupes en aversion...

— Brrr...! voilà qui est beau! On nous envoie ici, non pour nous faire aimer, mais pour nous faire craindre. Notre armée est un ramassis de gens qui ne tiennent pas du tout à se faire des amis en Sicile, et qui brûleraient une ville pour un ducat. Tenez, il y a dans le café une dizaine d'officiers, l'un est Croate, l'autre est Tyrolien, un troisième est Suisse, deux ou trois sont Napolitains, celui-ci est Bohémien, je crois, le diable le sait! moi, je suis Sicilien. Voilà bien des gens qui songent à se faire aimer de la population... Vous voulez rire! Bonsoir, messieurs. »

Le lieutenant parti, le groupe des Cataniens se reforma autour de nous.

« Vous connaissez le lieutenant *** ? nous dit un de ces messieurs.

— Notre connaissance n'est pas fort intime, nous étions avec lui sur le bateau de Syracuse. Mais pourquoi paraissez-vous le fuir ?

— Le fuir, non point ; mais ici on ne fréquente pas les officiers, surtout dans un café.

— Il est Catanien, cependant, et paraît être assez bon diable.

— Certes il est Catanien, et d'une excellente famille.

— Pourquoi est-il entré au service ?

— Oh ! c'est toute une histoire... Petit, des glaces !... Le père du lieutenant, le comte ***, était un des chefs de la révolution de 1820 à Catane. Quelques-uns prétendent qu'il fut tué dans une échauffourée de montagnes, d'autres qu'il fut pris les armes à la main et fusillé ; ses biens furent séquestrés ; la comtesse, obligée de se sauver (car alors la populace ameutée menaçait de mort toutes les personnes compromises), mourut de chagrin et de privations dans un village du centre. Son fils, tout enfant alors, n'avait plus d'autre parent que son oncle, le frère de sa mère, employé supérieur du gouvernement à Naples. Celui-ci fit venir mystérieusement le petit, le plaça chez les pères ***, puis, quand il fut en âge,

au collége militaire, d'où ce garçon sortit sous-lieutenant.

Envoyé en garnison ici avec son régiment, il y a trois ans, son nom, sa bonne mine le firent accueillir dans les meilleures maisons; la princesse *** le prit sous sa protection, il devint bientôt un des familiers. L'an dernier, lorsque eut lieu à Catane une tentative d'insurrection, promptement réprimée, la princesse enferma bel et bien son protégé dans son palais, redoutant pour lui soit les pierres ou les balles siciliennes, soit bien plutôt les sollicitations des anciens amis de son père qui n'auraient pas manqué de tout tenter pour se faire un drapeau de son nom et l'embaucher dans le parti des insurgés. On prétendit que le lieutenant avait été blessé, recueilli dans le palais ***, etc. Le prince ***, sur les instances de la princesse, sollicita pour lui auprès du ministre de la guerre, qui est un peu son parent, le grade de lieutenant, ce qui fut accordé.

— Ah ! Et le duc de *** sollicita probablement

un changement de garnison pour le nouveau lieutenant?

— Au contraire, le duc de *** fit des démarches pour que le jeune homme passât dans le nouveau régiment qui prenait alors garnison à Catane.

— Ainsi, le prince, le duc et le lieutenant vivent en parfaite intelligence?

— Assurément. Cela vous surprend?

— Nullement.

— Mais le jeune homme a un nom trop connu à Catane pour demeurer ici comme le premier lieutenant venu. D'un côté, on lui assure une belle carrière s'il se laisse faire et s'il ne fait pas du carbonarisme; de l'autre, on l'accable d'allusions, on l'abreuve de dégoûts. Il voulut se battre en duel, il y a quelque temps, avec un avocat de la ville; mais la princesse, informée à temps, fit consigner le lieutenant, qui ne put se rendre sur le terrain; l'avocat reçut l'invitation d'aller faire un tour à Palerme. Cela fit du bruit; des propos trop vifs furent échangés dans un café

entre des bourgeois et des officiers. On s'échauffa, la police intervint, trouva les traces évidentes d'une conspiration, et l'affaire n'eut d'autre issue que la prison pour ces bourgeois trop peu discrets.

— Mais je pensais que la princesse *** était Sicilienne dans l'âme, et que le prince n'était point du tout en faveur à Naples; on m'avait même assuré qu'il avait été mêlé aux derniers troubles.

— Cela n'est pas douteux.

— Eh bien! comment arrangez-vous tout cela?

— Je vous l'ai dit, le prince *** est un peu le parent du ministre de la guerre, puis il a du côté de Noto des biens considérables; toute la population de la campagne est à sa discrétion, tous les paysans lui doivent de l'argent: il est habile, et sait parfaitement, quand il le faut, faire un petit sacrifice. Son nom est populaire; il a été à l'armée du roi Murat, car alors il était cadet, et avait pris du service à Naples. Son père et son frère aîné étant morts, il est revenu ici prendre

possession de ses biens. On le craint à Naples, on lui croit avec raison une grande influence, on le ménage ; en attendant les événements, il ne se brouille pas avec le gouvernement, lui rend même des services en contenant les mécontents, en empêchant les petits désordres, les collisions, en rassurant les employés napolitains, en prêchant la patience et la prudence aux exaltés, jusqu'au moment où il croira le gouvernement assez faible et les exaltés assez forts et assez bien organisés pour lâcher la bride.

— C'est un jeu dangereux, me semble-t-il. Et si un quart d'heure avant de lâcher cette bride, le gouvernement le fait arrêter?

— Voilà la question, c'est une affaire d'une heure de plus ou de moins : il peut jouer le rôle de Marino Faliero ou celui de Pinto. Le diable est fin, et la princesse plus fine que lui. Nous sommes convaincus que la princesse élève son lieutenant à la brochette pour en faire, à un moment donné, quelque chose de sérieux ; mais le garçon est étourdi, marche au milieu de tout cela comme

un jeune chien au milieu des chardons, brisant celui-ci, se piquant à celui-là, enrageant, ne sachant à qui s'en prendre. Quand il est trop affolé, la princesse manifeste l'envie de manger du thon frais pêché avec art et bien choisi ; le jeune homme passe une ou deux nuits en bateau à la belle étoile, et le calme renaît pour quelque temps.

— Est-ce que beaucoup de nobles jouent ce jeu, ici?

— Mais, quelques-uns; plusieurs se brûlent à la chandelle : c'est ce qui vous explique ces ordres d'arrestation qui s'abattent de temps à autre sur nos villes comme une épidémie, sans que rien indique, la veille, ces sortes de razzias. C'est un jeu dans lequel personne n'est dupe, mais où chacun tâche de prendre son temps.

— C'est la guerre civile à l'état chronique.

Vous l'avez dit. »

VII

MONSIEUR,

En quittant Catane pour aller à Messine, on peut prendre soit la route de la côte, soit la route qui passe derrière l'Etna, le long des rives du Simeto[1]: toutes deux aboutissent à Giardini, petit port situé au-dessous de Taormina; toutes deux sont bonnes et traversent un magnifique pays. La végétation qui entoure l'Etna est abondante, variée, d'une richesse de couleur dont on n'a pas l'idée en France ni même en Italie; les arbres sont grands, et là, chose rare en Sicile, on voit de véritables forêts qui, de la base de la

montagne, s'étagent par zones de nuances différentes jusqu'à la région des neiges. Depuis notre départ de Palerme, c'est-à-dire depuis six semaines, nous ne croyions plus à la pluie ; toujours un soleil ardent et des nuits d'une transparence que nous ne nous lassions pas d'admirer. Ayant choisi la route de la côte pour nous rendre à Taormina, nous fûmes surpris, vers Aci Reale, par un véritable orage que nous envoyait la cime de l'Etna. La pluie, cette fois, tombait à torrents, et cependant, à travers ce réseau humide, nous apercevions toujours la plaine de Catane éclairée par le soleil. Tour à tour, suivant les caprices des nuages, les plans des petits volcans rangés au bas du cône de l'Etna se détachaient les uns sur les autres ou se confondaient en une masse noire perdue dans les brumes. Les éclairs venaient d'en haut, partaient d'en bas, se croisaient, et les éclats du tonnerre semblaient se répondre sans interruption. Nous arrivâmes à Giarre, non sans peine et trempés jusqu'aux os. Pepe nous prédisait des maux sans nombre, car

le paysan sicilien, entre autres choses, craint prodigieusement la pluie : le fait est que le lendemain notre guide avait la tête grosse comme un boisseau. Giarre est un pauvre bourg entouré d'arbres magnifiques, et qui semble à peine trouver la place de s'étendre entre le volcan et la mer.

Si jamais assiette de ville a été bien choisie, c'est celle de Taormina. Sous les Romains, Mola, Taormina et Giardini étaient trois cités très-importantes en ce qu'elles se commandaient réciproquement et qu'elles formaient ensemble trois points d'où l'on pouvait s'assurer de la vallée du Cantara, de la route de Catane à Messine, et des côtes entre ces deux ports. Giardini était la ville maritime; Taormina, le point central de défense. Mola dominée par le *monte Venerella* dont la cime élevée de 890 mètres au-dessus de la mer conserve quelques restes d'antiquités romaines, servait de citadelle et de point d'observation.

Entre Taormina et l'Etna s'étend une vallée

plus étroite et moins unie que la plaine de Catane, mais plus fertile encore. Sur ce territoire privilégié, le blé est merveilleux de grosseur et de plénitude ; l'abricotier, le citronnier, le grenadier, bordent les chemins et fléchissent sous le poids de leurs fruits. La terre semble ne vouloir nulle part rester oisive : le fraisier trace ses touffes de feuillage à l'ombre des haies et répand dans l'air de doux parfums. Un rocher perce-t-il le sol, le figuier d'Inde le couvre aussitôt de ses palettes grasses, l'aloès de ses larges feuilles surmontées de longues girandoles de fleurs jaunes. Des oliviers séculaires divisent leurs troncs en fragments desséchés qui, s'inclinant vers la terre, prennent racine et poussent de nouvelles tiges vivaces et luisantes.

La vigne grimpe follement le long de ces débris vénérables comme pour en couvrir la nudité. Sous ces berceaux, quand le soleil domine la brise et fait vaciller les objets aux yeux du voyageur, la cigale assourdissante, l'abeille, remplissent l'air de bruits incessants ; le grand

lézard vert à tête rose s'arrête au bord du chemin, et vous regarde plus curieux qu'effrayé; sur la poussière, des milliers de petits scarabées noirs, gens pratiques, affairés, amoncellent péniblement quelques détritus immondes, les classent avec méthode, tiennent de graves conseils, et dirigent leurs escouades pesamment chargées au fond de je ne sais quels repaires. Tout vit, tout travaille, tout veut se perpétuer dans ces campagnes aimées des dieux; l'homme seul est oisif et traîne une chétive existence. Ses ports sont ensablés, ses villages sont sales; ses villes antiques, splendides autrefois, sont abandonnées; plus d'aqueducs pour les alimenter, plus de routes pour les traverser, plus d'industrie ni de commerce pour les enrichir. Partout la misère et ses hontes. Il semble, en vérité, que les contrées les plus florissantes de l'empire romain soient frappées d'une malédiction perpétuelle. Lorsqu'on visite les ruines de Palmyre et de Syrie, ces cités établies par la puissance romaine en dépit de la nature, lorsqu'on voit ces déserts

jadis vivants, on est saisi d'une profonde admiration pour le génie romain : ces ruines silencieuses au milieu d'une nature désolée ont leur grandeur et leur éloquence. Mais des ruines au milieu du pays le plus fertile de la terre ! mais la misère et l'avilissement des hommes qui semblent attachés par je ne sais quel lien fatal aux débris de la splendeur romaine ! Où est la cause de cette décadence transmise de génération en génération ?

Lorsque nous traversions les âpres paysages des montagnes de l'intérieur de la Sicile ou les déserts poudreux de la côte méridionale, la rustique simplicité ou la pauvreté des habitants ne nous causait ni surprise ni dégoût. Mais sur le rivage oriental de l'île, au milieu des vallées plantureuses qui entourent l'Etna, l'incurie est un vice, la pauvreté est repoussante.

A Rome, si l'on monte sur la porte de Saint-Jean de Latran, on découvre au loin devant soi une longue plaine déserte, percée çà et là par des tombeaux ruinés, des lignes d'aqueducs bri-

sés; si l'on reporte les yeux vers la ville, la masse échancrée du Colisée, les déchirures du Palatin dominent tous les monuments. le regard plonge dans la voie de Saint-Jean de Latrau, qui ressemble plus à des ruines qu'à l'entrée d'une cité populeuse. On comprend que Rome n'est aujourd'hui qu'une ville de souvenirs. Mais quand de l'antique citadelle de Taormina, le regard embrasse des vallées brillantes de verdure, bordées par des montagnes boisées, une nature souriante et pleine de jeunesse comme si elle sortait des mains du Créateur; quand on voit ces riches vallées traversées par des cours d'eau venant tomber dans un golfe admirable, les ruines romaines, leurs colonnes de marbre précieux qui jonchent le sol, la pauvre ville de Taormina, ses rares habitants se traînant dans des rues inégales et sordides, bordées de maisons délabrées, vous serrent le cœur et excitent plutôt l'indignation que les regrets et la pitié.

Le val de Taormina nourrirait à lui seul une ville de 200 000 âmes; la ville manque, et cette

belle nature active jette ses produits, travaille sans relâche pour des humains absents. Si la malédiction attachée aux villes de l'empire romain pèse sur les habitants de Taormina, elle ne s'est pas étendue, comme dans la campagne de Rome, sur le territoire; le contraste entre cette décrépitude et cette jeunesse n'en est que plus navrant.

Giardini et Taormina renferment ensemble aujourd'hui environ 4000 habitants, dont la majeure partie reste dans la ville basse, c'est-à-dire à Giardini. Les guides donnent 3000 habitants à Taormina; je dois dire que je ne les ai pas comptés, mais s'ils y vivent, ils ne se montrent pas. Or, les Romains avaient élevé à Taormina un théâtre qui pouvait contenir 30 000 spectateurs, ce qui doit faire supposer une population de 100 000 âmes au moins. Giardini s'étendait sur la côte jusqu'aux restes d'une jetée dont les fragments ensablés sont à un kilomètre environ du port actuel. Ainsi on peut admettre qu'il y avait sur ce point de la Sicile une agglomération-

tion de 200 000 habitants. Que sont devenus leurs descendants?

De tous les monuments des Romains, le théâtre de Taormina est un de ceux qui font le plus d'honneur à ces infatigables constructeurs, non pas tant par le style de son architecture et la prodigieuse richesse des marbres employés que par le choix de sa situation. Il faut dire que la ville antique de Taormina était plantée sur une sorte de col dominé du côté de la terre par Mola et le mont Venerella, et du côté opposé par un rocher large, formant un promontoire abrupt fort élevé au-dessus de la mer. De la partie méridionale de la ville, on apercevait le val de Taormina et son golfe; de la partie septentrionale, la Calabre et le détroit de Messine. C'est sur le sommet du promontoire que les Romains eurent l'idée de bâtir un théâtre. Ils commencèrent par creuser l'orchestre et la gradination dans le roc vif, orientant la scène de manière que les spectateurs pouvaient voir par-dessus son ordonnance, l'Etna, la mer et les côtes du

val de Catane jusqu'au cap *Santa Croce:* c'est un fond de décoration qui en vaut bien un autre. Mola était chargée d'abriter les spectateurs des vents du nord; la mer envoyait ses brises fraîches.

Des promenoirs supérieurs de la gradination un magnifique panorama se déroule devant les yeux. Le regard plonge, au nord, dans les gorges boisées qui descendent des montagnes, se dirigeant vers Messine: la mer semble baigner le pied de l'énorme rocher sur lequel on est placé. Au nord-ouest, on aperçoit la cime du mont Venerella, jadis couronnée de ses temples; à l'ouest, le fond de la vallée d'où descend le Cantara, et qui sépare la chaîne des monts Neptuniens de l'Etna; au sud-ouest, l'Etna, qui occupe la place principale dans le paysage; au midi, les côtes plates d'Agosta et de Syracuse. Je dois reconnaître que les merveilles de l'Opéra pâlissent un peu devant une pareille scène, et que les Romains qui allaient se divertir au théâtre provincial de Taormina pourraient ne voir dans

notre premier théâtre de Paris qu'une baraque de carton fort enfumée. On a peut-être représenté parfois sur le théâtre de Taormina de fort mauvaises tragédies, mais les spectateurs avaient d'ailleurs assez de moyens de passer le temps en un pareil lieu, si les acteurs ou la pièce les ennuyaient : c'était donc, indépendamment de la qualité de l'édifice, un avantage qu'ils possédaient sur les auditeurs enfermés pendant trois heures dans les boîtes parisiennes décorées du nom de théâtre.

Mais autres temps, autres mœurs et autres hommes. Cette grandeur nous effrayerait, je pense, habitués que nous sommes à ces petites scènes de toile peinte, à ces lumières qui éclairent les acteurs de bas en haut, à ces petites loges, à ces petits couloirs, à ces petits foyers, et à toutes ces petites choses que dans notre petite vanité moderne nous croyons grandes.

Ce que nous appelons l'illusion scénique ne pouvait exister pour des spectateurs assis devant une scène antique. — Existe-t-elle pour nous?

C'est une question. Pouvons-nous croire que la mer vient baigner de ses flots... une rampe de becs de gaz? ou que des montagnes coudoyées par les choristes du dernier plan soient fort éloignées? Ne faut-il pas que l'esprit fasse de bien singulières concessions pour que cette prétendue illusion scénique moderne ne nous paraisse pas ridicule? Or, concession pour concession, mieux vaut en faire à un spectacle beau par lui-même qu'à des toiles peintes médiocrement éclairées. On s'est beaucoup tourmenté pour savoir si les anciens plaçaient des décorations mobiles sur leurs scènes, et si ces décorations étaient faites avec l'idée de présenter aux spectateurs une apparence des lieux où se passait l'action.

D'après Vitruve, on doit croire que tout théâtre ne possédait que trois genres de décorations, sortes de petites toiles de fond vues seulement à travers les trois portes ouvertes ordinairement au fond de la scène décorée d'une manière monumentale et permanente. Mais s'il est un théâtre qui indique clairement les idées des anciens

en fait de décorations scéniques, c'est le théâtre de Taormina. Il est évident que toutes les fois que le site le permettait, le paysage se chargeait de faire les frais de décoration. A Ségeste, à Syracuse et à Taormina, la scène est disposée de telle façon qu'au-dessus de l'espèce de paravent que formait, derrière les acteurs, l'architecture du *proscenium*, on découvrait la mer, les montagnes, des horizons magnifiques par la grandeur des lignes et la richesse des tons. On comprend la ridicule figure qu'eussent fait, devant ces paysages grandioses relevés par un premier plan d'architecture réelle, quelques feuilles de carton peint. A Athènes, la gradination du théâtre de Bacchus, creusée dans les rampants de l'Acropole, est de même placée en face d'un des plus beaux horizons de l'Attique. Je ne prétends point qu'il faille aujourd'hui placer l'Opéra sur les rampes de la butte Montmartre, avec le ciel pour plafond et le soleil pour lustre, quand il lui plairait de paraître ; nos chanteurs et nos corps de ballet n'y trouveraient pas leur

compte, non plus que les spectateurs, qui risqueraient fort d'assister souvent aux représentations avec un parapluie ouvert. Je crois seulement que le théâtre, comme les anciens l'ont compris, était pour la foule un spectacle singulièrement propre à élever l'esprit, à le pénétrer d'impressions saines et puissantes, puisqu'il réunissait à la fois sur un même lieu et dans un même moment les beautés de la nature, celles de l'art et de la poésie, et qu'à cet égard nous sommes restés quelque peu au-dessous des Grecs ou même des Romains.

Taormina ne possède point de salle de spectacle, là du moins on ne peut faire de fâcheuses comparaisons : le théâtre antique, tout ruiné qu'il est, avec sa gradination couverte d'herbes aromatiques, sa scène éventrée, les débris de ses portiques supérieurs et de son vaste *postscenium;* avec la splendide toile de fond qui brille de tout l'éclat qu'elle avait sous les empereurs, ayant pour acteurs quelques chèvres égarées et pour spectateurs les lézards et les couleuvres, est en-

core plein, semble-t-il, des milliers de voix qui l'animaient jadis. Il ne faut pas faire un grand effort d'imagination pour évoquer les chœurs dans l'orchestre, la foule émue sur les gradins, quelque scène d'Euripide sur le *pulpitum*. On comprend alors la valeur et l'importance du théâtre antique, et pourquoi les Romains le considéraient comme un monument d'utilité publique aussi bien que les aqueducs, les thermes et les basiliques. Les Romains n'avaient pas trouvé des barbares en Sicile, mais des populations plus civilisées, plus sensibles aux arts qu'eux-mêmes; ils voulurent, suivant leur constante habitude d'entrer dans le génie des peuples conquis et de les surpasser, élever à Taormina un théâtre dans la donnée des théâtres grecs, mais situé de telle manière qu'il laissât loin derrière lui tout ce qui avait été fait dans l'île : et ils réussirent merveilleusement.

On quitte la misérable petite ville de Taormina avec des regrets que je ne saurais exprimer; l'Etna est d'ailleurs une de ces montagnes dont

on s'éprend. Le matin de notre départ pour Messine, quand les premiers rayons du soleil répandirent des lueurs pourprées sur la cime du mont Gibbel, nous ne pûmes, sans un sentiment de tristesse, la voir disparaître peu à peu derrière les rampes du promontoire.

Nulle contrée n'est plus riante que la côte profondément ravinée qui s'étend de Taormina à Messine. Tous les villages sont entourés de bois d'orangers, de citronniers et de grenadiers; les montagnes sont boisées, et les roches qui percent les pentes présentent aux regards les plus brillants échantillons de marbres de toutes couleurs. Sur ces rivages abrités du nord et exposés à l'est, la chaleur est accablante. Le soleil semble jaloux de l'ombre, c'est à peine si l'on peut se soustraire à ses ardeurs sous les arbres les plus touffus. Vers une heure après midi, cependant, il survient toujours une petite brise de mer qui permet de respirer.

C'était le moment où Pepe devenait bavard. Nous ayant vus passer toutes nos journées à Taor-

mina sur le théâtre, exposés au soleil, cherchant des traces sous les herbes, remuant à grand'peine quelques débris de marbre, prenant des notes, appelant des chiffres, il se mit, monté à califourchon sur George, à contrefaire nos gestes, à répéter les mots français qu'il avait entendu prononcer le plus souvent, et cela avec une mimique si grotesque, que nous nous tenions les côtes de rire. Il finit en nous demandant si nous voulions bâtir une *chose* pareille à Paris.

« Certainement, Pepe, et si vous voulez, on vous engagera comme acteur.

— Bon ! Mais vous n'avez pas le mont Gibbel à Paris; il fait toujours froid, il pleut.

— Qui vous a dit cela ? Paris est une grande et belle ville, bien plus grande que Palerme, et le soleil l'éclaire tout comme la Sicile : ne voudriez-vous pas y aller ?

— Si c'est si grand, je m'y perdrais. Puis les Français de Paris remuent toujours, ce sont des diables, ils se battent avec des fusils dans les rues. Nos messieurs de Palerme et de Catane

disent que cela est beau, qu'il faut faire comme les Français de Paris. Ils disent cela au café ; le bon gouvernement (*il buon' governo*, expression consacrée parmi les gens de la campagne) met les plus bavards en prison, et les autres se taisent un bout de temps.

— Ah ! Et pourquoi veulent-ils faire comme les Parisiens?

— Qui le sait !

— Mais tous les Siciliens de la campagne ont des fusils, eux, ne s'en servent-ils pas dans l'occasion ?

— Non, pas dans les villes; les villes appartiennent au bon gouvernement.

— La campagne ne lui appartient-elle pas aussi ?

— La campagne est aux Siciliens.

— Vraiment ! Le bon gouvernement sait bien cependant se faire payer les droits à la campagne comme à la ville.

— Pas tant : on s'arrange avec les gens du roi, ils savent que la campagne est aux Siciliens. Ils

sont doux, doux, doux dans les campagnes : mais dans les villes ce sont de gros messieurs; ils marchent roides dans les rues, saluent comme ça, de la main, sans remuer la tête ; ils ont les soldats qui leur obéissent.

— Les soldats ne leur obéissent-ils pas à la campagne?

— Il n'y a pas de soldats à la campagne.

— On peut en envoyer.

— Jamais. Aujourd'hui, il y en a cent, demain on n'en voit plus que cinquante, après-demain une douzaine.

— Que deviennent-ils?

— Qui le sait.

— Dites-nous, Pepe, en fait-on des gendarmes de montagnes?

— Pas cela.

— Et quoi donc?

— Moi, je ne le sais pas! »

Si Pepe vivait encore, le brave homme, je voudrais connaître ses opinions sur l'annexion, sur le suffrage universel, la constitution de Na-

ples, sur l'unité italienne, sur l'autonomie de la Sicile; on peut juger par cet échantillon de ses principes en fait de gouvernement, combien ses lumières contribueraient à jeter quelque jour sur la situation peu claire du sud de l'Italie.

En s'approchant de Messine par la route de Catane, la campagne se couvre de villas et de jardins entretenus avec quelque soin; les abords de la ville sont charmants. Quant à la ville elle-même, elle est plaisante, assez bien percée; elle contient quelques monuments épargnés par les tremblements de terre; mais elle n'a point l'aspect original de Catane ou de Palerme. Son magnifique port abrite un petit nombre de navires, et ses quais sont bien loin de présenter l'activité que l'on remarque à Gênes, à Naples, à Livourne, et surtout à Marseille.

Les rampants des montagnes arrivent jusque vers la partie moyenne de la ville, qui se trouve ainsi élevée en amphithéâtre en face de la mer. La situation est magnifique. De la digue naturelle qui ferme la rade, on aperçoit, au-dessus

des maisons et des édifices de Messine, les derniers mamelons de la chaîne des monts Neptuniens couronnés de forts, bien plutôt faits pour battre la ville que pour la défendre contre des dehors qui les dominent. Au-dessus de cette ceinture de collines s'élèvent par gradins de belles montagnes boisées qui semblent servir de base au cône supérieur de l'Etna, perdu dans la lumière du ciel. Sur les flancs des ravins verdoyants pénétrant dans la chaîne, on distingue de petits points blancs : ce sont les bastides ou villas des Messinois, accrochées çà et là sur quelque saillie de rocher.

Des deux côtés de la ville, des lignes blanches au bord de la mer, percées de trous réguliers, vous montrent de longues batteries défendant la rade, le port et les quartiers bas. En effet, il semble que l'on ait toujours redouté pour Messine, soit une attaque par mer, soit un soulèvement des habitants. Les ouvrages couvriraient la rade et la ville de feux ; mais seraient-ils aussi terribles pour une armée débouchant des mon-

tagnes? C'est très-douteux. Après tout, si les troupes siciliennes attaquent les forts par la montagne, leurs défenseurs pourront riposter... sur la ville. On fait ce qu'on peut.

VIII

MONSIEUR,

Autant la côte méridionale de la Sicile est dépouillée, autant celle du nord est boisée, riche et riante. En sortant de Messine pour aller à Milazzo, on remonte des ravins au fond desquels de petits ruisseaux coulent à travers des amas de cailloux de toutes couleurs. Des platanes, des ormeaux, forment au-dessus de ces torrents, à peu près secs en été, des berceaux de verdure. Souvent la route carrossable, dit-on, qui réunit Messine à Milazzo, est interrompue par ces cataractes de cailloux roulés, car les ponts sont en Sicile une

rareté, et je ne crois pas que depuis les Sarrasins et les Normands, grands constructeurs de ponts, il en ait été fait une douzaine dans toute l'île. A quoi bon? En hiver on ne voyage pas, et en été il est si simple de traverser un lit de torrent desséché. Le pays, en redescendant les pentes vers Milazzo, est ravissant; la route est bordée de haies de citronniers et de grenadiers; les horizons de montagnes sont d'une incomparable beauté de lignes et de couleur, et à mesure que l'on approche de la mer, on découvre l'Etna qui dépasse les crêtes les plus rapprochées. Bientôt on atteint une plage sablonneuse couverte de lauriers-roses et de bouquets de platanes; la ville de Milazzo apparaît comme un îlot de rochers sur la côte. La situation de cette ville ressemble assez à celle de Syracuse et d'Agosta. Milazzo ne se réunit à la côte que par une langue de sable très peu élevée au-dessus de la mer; elle est bâtie sur un escarpement de rochers, sorte d'acropole très facile à défendre du côté de la terre. Le port manque absolument de fond, et les barques de pêcheurs

ou de très petits navires peuvent seuls accoster les remparts. La ville ne se compose guère que d'une rue large, du haut de laquelle on aperçoit l'Etna et les montagnes qui lui servent de ceinture.



Vue de Milazzo (grande rue).

Nous étions partis de Milazzo, toujours sur la foi des cartes, pour aller coucher à Oliveri; mais nous avions compté d'abord sur une route, puis au bout sur un bourg, ou tout au moins sur un gros village: or, à 4 kilomètres de Milazzo, la route (accident fréquent en Sicile) s'arrête court, et l'on tombe dans des sables au milieu desquels

on enfonce jusqu'à la cheville. Cette façon de voyager, surtout par une chaleur de 35 degrés, étant des plus pénibles, et ayant observé que le sable mouillé est beaucoup plus ferme que le sable sec, George fut chargé de nos souliers, et nous suivîmes le rivage, les pieds dans la mer, jusqu'à Oliveri. Sauf ce petit inconvénient, nous avions devant nous un admirable paysage. La plage de sable s'étend assez loin dans les terres, et se termine par de véritables forêts d'aloès, en fleur à cette époque de l'année. Au-dessus de cette singulière végétation, des montagnes verdoyantes sont coupées par de larges ombres bleues qui signalent les vallons. Puis sur ce soubassement sombre, l'Etna s'élève plus visible par ses flaques de neige que par le ton de ses roches qui se fond avec l'azur du ciel. Sur les flancs des montagnes rapprochées, pas apparence d'habitations; sur cette plage, pas une âme; sur la mer, pas une barque. Oliveri ne pouvant nous fournir ni à manger ni à coucher, nous allâmes d'une traite jusqu'à Patti.

Patti est bâtie sur un rocher au milieu d'un frais vallon, à 2 kilomètres de la mer environ; le torrent de Patti (torrent qui ne renferme dans son lit, comme toujours, que des cailloux roulés) est tout bordé de grands saules pleureurs, sous lesquels poussent des touffes de lauriers-roses. Mais le laurier-rose abuse de la place sur cette côte, et nous commencions à le trouver monotone; deux étapes au delà de Patti, nous le prenions véritablement en aversion. La carte nous indiquait entre S. Agata et S. Stefano le *bosco di Caronia*. Pour des gens qui voyagent depuis quarante-huit heures les pieds dans le sable et le soleil sur la tête, on comprend combien un bois est chose précieuse, aussi nous nous faisions une fête de la journée de marche à travers ce *bosco di Caronia*. Hélas! ce bois est une plage de sable entremêlée de gros cailloux ronds, et couverte, sur une étendue de 12 à 15 kilomètres, de lauriers-roses, juste assez élevés pour nous empêcher de voir à nos pieds, assez bas pour ne donner de l'ombrage qu'à nos guêtres; si bien

enchevêtrés, touffus, ronceux, qu'il nous fallait faire des zigzags sans fin, et frayer le chemin à George, beaucoup plus embarrassé que nous encore, de passer à travers ce fouillis de tiges, de feuilles et de fleurs.

A peine étions-nous couchés dans notre chambre, à Patti, non sans avoir mis plusieurs fois à la porte les indigènes qui venaient nous voir (car la présence d'étrangers à Patti est chose inouïe), qu'on vint nous dire que le *juge* nous demandait. Le juge, dans les petites villes de Sicile, est un personnage qui cumule les fonctions de maire, de commissaire de police, de juge de paix, d'agent du gouvernement. C'est le *cadi*, si l'on veut. Nous eûmes beau certifier que nous n'avions nulle affaire à traiter à Patti, que nous ne prétendions pas nous emparer de la ville pendant la nuit, il fallut aller chez ce magistrat. Le bonhomme nous reçut très gracieusement, nous fit servir de la limonade glacée, et se mit à nous accabler de questions sans nombre ni mesure sur la France, sur Paris, sur ce qu'on y disait, sur

ce qu'on pensait de la Sicile, et de Patti en particulier; puis vint le médecin de la ville, puis un abbé, deux abbés, puis la femme de M. le juge, puis un militaire retraité, puis l'organiste, puis le garde de la marine de Patti, puis un professeur; si bien qu'on fut bientôt serré comme des harengs en caque dans le cabinet du juge. Et tout ce monde de questionner : le médecin, de nous parler du docteur Broussais et de son système; les abbés, des spectacles de Paris; les militaires, de Napoléon Ier; la femme, de fêtes; l'organiste, de Bellini; le professeur, de M. Guizot; le garde de marine, de la quotité des pensions de retraite en France, et tous de la révolution de juillet (c'était avant 1848). La séance ne finit que vers minuit, et quand nous descendîmes de chez M. le juge, la rue caillouteuse était pleine de Pattiens qui, ne pouvant assister à la réunion chez le magistrat, se donnaient du moins le plaisir de regarder ses fenêtres. Il fallut cette fois nous barricader dans notre chambre pour éviter les indiscrets, et mettre Pepe en sentinelle à la porte. Pendant une heure nous

l'entendîmes expliquer aux visiteurs nocturnes e trop curieux comme quoi nous étions Français de Paris; comme quoi nous allions à pied, chose incompréhensible pour un Sicilien; comme quoi nous mettions tout ce que nous voyions sur du papier, le tout brodé de commentaires burlesques.

Les cartes, qui mentent un peu par toute la Sicile, mais effrontément quand elles s'occupent de la côte nord, nous laissèrent souvent chercher notre chemin à travers les torrents, les rochers, les sables, les aloès et les lauriers-roses sur cette plage; nous résolûmes donc de suivre le bord de la mer : de cette façon nous étions certains de ne point nous égarer, mais nous ajoutions à nos étapes quelques kilomètres de plus. Toutefois il n'y avait pas lieu de le regretter : ce rivage est admirable, bordé dans tout son développement par la chaîne des monts Neptuniens, richement boisés, et présentant les plus belles silhouettes que puisse rêver un paysagiste. Le cap d'Orlando faillit nous opposer cependant une barrière insurmontable : George y laissa trois fers,

Pepe se répandit en malédictions. Du sommet de ce promontoire escarpé, on voit toutes les îles Eoliennes, Vulcano, Lipari, Filicuri, Alicuri, et même Stromboli, reconnaissable au panache de fumée blanche qui surmonte son cône.

Cefalù, que nous atteignîmes enfin, est une des villes les plus intéressantes de la Sicile par sa vieille basilique normande, son cloître du XIIe siècle et par les ruines arabes de son acropole. De Cefalù à Termini, et de Termini à Palerme, on retrouve la route carrossable, bordée de riches campagnes, descendant vers la mer à droite, et s'élevant sur le rempant des montagnes à gauche. Après une longue absence, la vallée de Palerme nous sembla plus belle encore qu'au départ : les monts verdoyants, au commencement de mai, avaient pris des tons ressemblant assez à de la vieille dorure, la végétation fournissait toutes les nuances possibles du vert; les sommets des pics, perdus dans une atmosphère transparente, laissaient voir leurs moindres gerçures, nettement modelées de touches d'azur à peine différentes de

la couleur du ciel. Palerme devenait presque une patrie pour nous, et partis à minuit de Termini, nous voyions au loin encore la ville se dorer des premiers rayons du soleil, quand, vers Bagaria, nous fûmes arrêtés par un poste de douaniers qui nous demanda d'où nous venions. Nos passeports, qui, grâce à des visas trop nombreux, atteignaient une longueur d'un mètre au moins, furent déployés. La vue de ces papiers ne satisfit pas probablement le chef du poste, qui commençait un interrogatoire en règle. « Ils veulent manger, » nous dit Pepe tout bas. Pour couper court à ces lenteurs, et dans la joie d'arriver à Palerme, nous glissâmes donc une piastre dans la main du sergent, et dès lors *Leurs Excellences* purent continuer leur chemin.

A un kilomètre de Palerme, première ligne d'octroi : il fallut décharger George et étaler notre bagage qui, je dois l'avouer, après un si long voyage, n'était pas brillant. L'opération dura une bonne demi-heure cependant, mais nous n'étions pas disposés à donner encore *à manger* à messieurs

les employés. Deux cents pas plus loin, seconde ligne d'octroi, et seconde invitation de décharger George; cette fois, pour en finir, nous abandonnâmes une demi-piastre. A la porte de Palerme, troisième bureau d'octroi, nous en fûmes encore quittes pour une demi-piastre. Total, 2 piastres, ou 10 fr. 80 c., et nous étions à pied, et nous ne pouvions passer pour des millionnaires : qu'eût-ce été si nous eussions été à cheval, escortés de guides et de mulets chargés de bagages? J'ose croire que nos 10 fr. 80 c. n'ont pas beaucoup profité au trésor du gouvernement napolitain, à moins cependant que les octrois de Palerme ne soient affermés.

Palerme, au moment de notre retour, se préparait à célébrer les fêtes de sainte Rosalie qui durent huit jours entiers. Ne craignez pas, monsieur, que je vous fasse une description de ces fêtes qui ressemblent à toutes les fêtes publiques, et qui d'ailleurs ont été décrites par maint voyageur. Je me bornerai à signaler quelques points saillants qui, pendant ces réjouissances, indi-

quent, et le caractère des habitants, et les puérils moyens employés pour les amuser, ou les occuper, ou les satisfaire, moyens dont ils ne sont pas dupes. Si ingénue que soit une population, elle est rarement dupe ; elle feint de l'être quelquefois comme les enfants, mais elle s'occupe toujours plus de ce qui se passe derrière la coulisse et du mécanisme qui fait mouvoir les marionnettes que de la représentation. Les seuls spectacles qui émeuvent profondément une ville, qui soient pour elle une fête, surtout en Italie, où l'esprit municipal a laissé de profondes racines, ce sont les manifestations politiques. Les processions de Sainte-Rosalie, qui durent une nuit entière, à travers les rues illuminées, pendant lesquelles on porte des châsses, en dansant, en tournant et en se dandinant, souvenir de faits miraculeux, probablement, suivies par une ombre de sénat sicilien, bonnes gens qui ne sont sénateurs que ce jour-là, excitaient plutôt le rire et les quolibets, parmi la population répandue dans les rues, que la dévotion et le respect.

A côté de ces manifestations religieuses d'un autre temps, même en Sicile, ne voit-on pas d'ailleurs, sur la place de la cathédrale, une grande décoration de toile peinte ressemblant assez aux pancartes de la foire, et représentant le roi Roger, constellé de quelques centaines de piastres attachées à la toile. Au bas de cette singulière exhibition, des tonneaux sont pleins de grains de blé enveloppés chacun d'un morceau de papier. Pour quelques *grani* on vous donne une douzaine de ces grains : s'il s'en trouve parmi, un doré, vous avez droit gratis à un second tirage ; si au second tirage vous avez un ou plusieurs grains dorés, on vous donne un lot en argent, une ou deux piastres ; rachetant de nouveaux grains avec cet argent, vous pouvez, si vous cumulez un certain nombre de grains dorés, faire sauter la pancarte du roi Roger avec sa constellation de piastres. Cette loterie, fort courue par le peuple, qui y jette ses derniers sous, rapporte une assez belle somme, et jamais le roi Roger ne saute, comme on peut croire. Pendant

ces fêtes, rien qui soit de nature à relever un peu le moral de la populace, loin de là; ces réjouissances ne sont bonnes qu'à exciter la canaille et à humilier les classes éclairées et honnêtes par la montre de fantômes d'institution qui n'existent pas de fait. Le 16 juillet, les sénateurs et leurs carrosses dorés deviennent invisibles jusqu'au 9 juillet suivant; le prêteur disparaît; de tout cet attirail civique, le lieutenant général reste seul maître absolu; les routes ne se font pas, bien qu'on ait levé plusieurs fois des sommes pour les établir; les rentes sont mal payées, les emprunts non remboursés, les impôts indirects prennent le chemin de Naples sans qu'il en reste un tarin en Sicile.

Chaque année, à l'occasion de la fête de sainte Rosalie, probablement pour disposer la ville de Palerme à se mettre en joie, on promet aux habitants des réformes, des travaux publics, des franchises, des diminutions d'impôts; la fête passée, les promesses disparaissent avec la fumée du feu d'artifice. On peut croire alors si ces pro-

messes sont bien accueillies : un peu d'argent jeté parmi les gens du port, quelques voleurs délivrés de la prison, des loteries, des distributions de victuailles, suffisent d'ailleurs pour obtenir un personnel plein d'allégresse ; mais l'attitude de la véritable population est loin de répondre à cette gaieté d'en bas. Il semble, pendant ces journées, que la moindre étincelle doit provoquer une révolution ou tout au moins une émeute. Je fus d'autant plus frappé de ces symptômes, qu'à Paris, dans nos fêtes publiques, chacun paraît oublier ses préoccupations, ses inquiétudes ou ses rancunes ; il n'y a pas d'exemple, même dans les temps les plus orageux, d'une fête publique parisienne qui ait dégénéré en émeute. Lorsque nous étions à Palerme, pour nous Parisiens qui avions alors acquis la triste faculté de reconnaître à des signes non équivoques le prélude d'un soulèvement, il nous semblait qu'à chaque instant, au milieu de cette populace criarde et folle, de ces processions bigarrées, de ces groupes de bourgeois soucieux, allait sortir le hideux spectre de l'émeute.

Une de ces soirées de fête, nous étions assis sur la promenade qui longe la plage, écoutant la musique et entourés de plusieurs de nos amis de Palerme qui ne nous quittaient plus depuis notre retour. La foule était nombreuse, les femmes parées, quand tout à coup nous entendons des huées, des sifflets; chacun se lève, demande ce qui se passe. On nous dit qu'un officier de la garde royale à cheval a voulu traverser la presse, et qu'il a renversé une femme; on veut le démonter, lui arracher son épée, ses épaulettes.

« Eh bien! nous disent ces messieurs en se serrant autour de nous, n'est-ce pas ainsi que l'on commence?

— On fait des barricades avec les chaises, n'est-ce pas?

— On y met le feu? dit un autre.

— On désarme le poste voisin? dit un troisième.

— Puis...

— Puis, fîmes-nous observer à nos amis trop vifs, puis faut-il, pour jouer une partie aussi sé-

rieuse, une cause plus grave que celle-ci, et savoir ce qu'on veut et ce qu'on fera le lendemain. »

Le calme rétabli et l'officier tiré des mains des plus enragés, nos Palermitains voulurent absolument savoir de nous comment une émeute commence, comment elle se poursuit, comment elle arrive à la hauteur d'une révolution. C'était la vingtième fois au moins qu'on nous demandait, en Sicile, de raconter en détail les phases diverses de la révolution de juillet 1830. Alors les yeux étincelaient, les exclamations sortaient de toutes les poitrines, et toujours à la fin du récit nous disait-on :

« Il y a un peuple en France; nous, nous n'avons pas de peuple : on ne peut faire de révolutions sans le peuple. »

Cela est vrai; il n'y a pas de peuple dans l'Italie méridionale. La distance qui sépare la bourgeoisie de la plèbe est énorme; entre la classe moyenne et la classe inférieure, nul lien, nulle communauté d'intérêts apparents, nulle relation

que celle qui existait entre le Romain propriétaire et ses colons, parce qu'il n'y a pas égalité de droits. Si cette égalité existe dans la loi, elle n'existe pas de fait, et le prolétaire sait qu'il aura toujours tort contre un bourgeois, comme le bourgeois sait aussi qu'il sera toujours écrasé sous la prépondérance du noble.

Si une communauté de misères réunit un jour ces trois classes soigneusement séparées par le gouvernement, il faudrait des années et probablement de dures épreuves pour que cette entente passât dans les mœurs. Le jour de la bataille écoulé, les habitudes reprennent leur empire, les hommes se divisent, se font battre séparément ou se trahissent même, pour reprendre la place qu'ils occupaient la veille du combat; car il est plus difficile souvent de faire le sacrifice d'abus dont on profite, qu'il n'est pénible de supporter ceux dont on est victime. Toute l'habileté du gouvernement napolitain a consisté, jusqu'à ce jour, à rendre les abus précieux à chacun; il faut donc supposer à la popu-

lation sicilienne, à quelque classe qu'elle appartienne, assez d'intelligence, de dévouement et d'abnégation, pour faire le sacrifice de ces priviléges dont elle jouissait et souffrait à la fois. Quant à l'intelligence, elle la possède certainement; pour le dévouement et l'abnégation, les événements nous diront si elle est capable d'en montrer.

En France, nous avons l'ingénuité des gens heureux, heureux par leur union obtenue d'ailleurs à la suite de travaux assez rudes; nous prétendons juger les autres peuples d'après nos idées. Nous ne savons pas et nous n'avons jamais su, même dans les temps qu'on représente comme soumis à un régime arbitraire, ce qu'est le despotisme qui pèse depuis des siècles sur le midi de l'Italie; despotisme énervant, débris des plus tristes époques de l'empire romain, despotisme établi sur la délation, appuyé sur une police d'inquisiteurs qui entretient la défiance et la haine entre toutes les classes de la société, indulgente pour les crimes ou délits privés, inflexible pour

toute manifestation, toute idée qui tend à modifier la machine du gouvernement, ou même à s'enquérir de sa marche.

Dans un état pareil, tout le monde ment et personne n'est dupe ; l'habileté consiste à cacher le mal, non point à le combattre : pourvu que l'écorce reste debout, tout est sauvé. Ainsi, en Sicile, le peuple est superstitieux à l'excès ; religieux, nullement. Les gens éclairés fréquentent les églises et se permettent entre eux, sur les choses de la religion, des propos qu'on ne souffrirait nulle part chez nous. Le clergé séculier ne se recommande pas absolument par la pureté de ses mœurs ; le clergé régulier, qui n'en possède que le nom, est frondeur, remuant, inquiétant pour le gouvernement comme pour les patriotes. Pendant notre séjour en Sicile, les moines exprimaient hautement des idées hostiles au gouvernement de Naples ; ils se déclaraient Siciliens par le cœur, non par amour de leur pays, mais parce qu'ils pensaient que Naples ne leur laissait pas assez de pouvoir, et que l'État s'occupait trop de

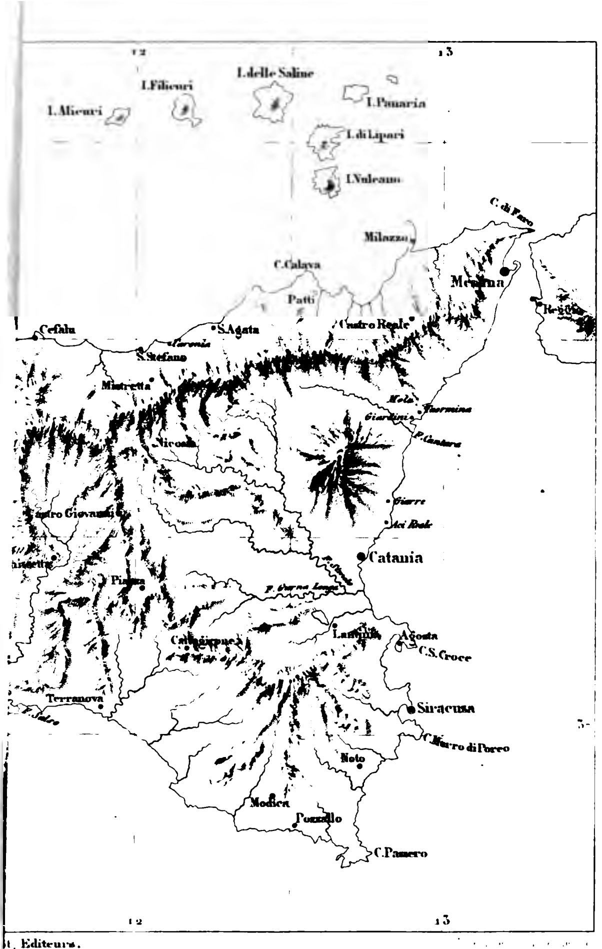
leurs affaires. Si Garibaldi parvient à faire un peuple uni de ces éléments disparates, habitués à demeurer séparés, il aura fait un miracle. Il périra à la peine, ou, entraîné par la force des choses, il établira un régime de fer. Les Siciliens pourront-ils le supporter? voilà la question. Les peuples qui ont été affaiblis par un despotisme séculaire sont comme ces malades dont le tempérament est épuisé par un traitement énervant; survient la crise, et le remède violent qu'il faut appliquer, sinon la maladie, emporte le malade. Il faut reconnaître cependant que la Sicile renferme bien plus d'éléments vitaux que Naples et Rome. Sur cette terre privilégiée, l'intelligence est active, le sentiment national élevé, puissant, jusque dans les campagnes; la classe moyenne est éclairée, plus laborieuse que dans le midi de l'Italie; le sang est moins mêlé, et les traditions d'une antique prospérité, vivantes. Si Garibaldi sait faire des soldats avec le peuple sicilien, nous verrons peut-être se renouveler de nos jours l'histoire de Roger, fils de Tancrède, qui, à la

tête de quelques centaines de Normands, s'empara de la Sicile en 1061, y fonda une dynastie, se fit reconnaître par le pape et nommer légat apostolique.

En terminant le résumé de mes notes prises, il y a longtemps déjà, sur un pays dont le souvenir m'est resté cher, je ne puis que souhaiter de voir les Français visiter plus souvent ces contrées au milieu desquelles ils ont laissé des traces ineffaçables sur le sol, comme dans le cœur des Siciliens.

FIN.

ICILE. 1860.



t, Editeurs.

Beauvais 12



